

PAGES

MANQUANTES



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

OCTOBRE 1850.

10^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

Cinquième Partie.

CHAPITRE V.



L faisait nuit, lorsque, le 2 mai, le vice-roi expédia à l'empereur le comte Cornaro pour lui raconter de vive voix, en attendant le rapport qui devait lui être envoyé plus tard, les détails circonstanciés de ce qui s'était passé de son côté, et enfin pour recevoir ses ordres. En présence de Napoléon entouré de son état-major, l'aide de camp s'acquitta de sa mission. Lorsqu'il eut fini de parler, Napoléon lui demanda d'un air de satisfaction :

— Eh bien ! avez-vous entendu ma canonnade de Kaya ?

— Sire, aussi bien que Votre

Majesté a dû entendre la nôtre de Gross-Gorschen a été pris et retourné par trois fois et toujours à la baïonnette ; mais à la quatrième nous l'avons bien tenu.

Alors Napoléon, s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient, leur dit avec exaltation :

— Messieurs ! depuis vingt ans que j'ai l'honneur de commander des armées françaises, je n'avais pas encore vu autant de bravoure et de dévouement.

Puls, se retournant vers l'aide de camp, il ajouta :

— Commandant, allez vous reposer ; vous direz à Eugène qu'il en fasse autant ; en fait de valeur, rien ne peut désormais m'étonner de lui.

Napoléon voulut que l'armée restât en colonnes serrées, tant il craignait que la cavalerie des alliés ne vint, dans l'obscurité, vers renouveler ses attaques. Ce qu'il avait prévu arriva : vers les neuf heures du soir, comme il revenait à Lutzen, à travers le champ de bataille, au moment où il côtoyait avec son es-

corte une haie basse, il fut tout à coup salué par un feu de mousqueterie. Au même instant l'alerte devint générale.

— Ah ! ah ! dit l'empereur d'un ton presque gai, il y a des gens qui ne sont jamais contents ; ceux-ci, à ce qu'il me paraît, n'en ont pas encore assez.

L'ennemi avait voulu profiter du premier désordre d'un campement de nuit, pour essayer de jeter sa cavalerie au milieu de nos bivacs ; mais les premiers sur lesquels elle tomba étaient de la jeune garde, commandée par Dumoustier. On la reçut avec une fusillade à bout portant, et de telle sorte, que les assaillants furent culbutés les uns sur les autres ; la plupart périrent étouffés sous leurs chevaux. Quelques heures après, rien n'était magnifique et horrible à la fois comme l'illumination du champ de bataille, couvert de morts et de mourants. Les blessés faisaient entendre des plaintes et des gémissements ; on les voyait se traîner de tous côtés à la lueur sinistre de l'incendie des villages où les divers combats avaient été livrés, et où l'artillerie avait fait de si épouvantables ravages : il y avait eu quarante mille coups de canon tirés par l'armée française.

Napoléon arriva à Lutzen à dix heures. Il travailla toute la nuit, dicta le bulletin de la bataille et l'ordre du jour suivant, si remarquable par son laconisme, qui devait être lu le lendemain matin devant chacun des corps de la grande armée :

« Soldats ! je suis content de vous ! vous avez rempli mon attente. Vous avez suppléé à tout par votre dévouement et par votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée d'hier, vaincu et mis en déroute les armées russe et prussienne, commandées par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse en personne. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles. Vous avez prouvé tout ce dont vous étiez capables. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa. Soldats ! vous avez bien mérité de l'Europe civilisée : l'Allemagne vous rend des actions de grâces, la France s'enorgueillit d'avoir des enfants tels que vous ; votre empereur vous contemple ! »

Nos jeunes soldats accueillirent cette proclamation par des trépignements de joie et des cris frénétiques de *vive l'empereur !* Le lendemain, 3 mai, à la pointe du jour, les troupes ayant déjà pris les armes, Napoléon remonta à cheval et commença l'inspection du champ de bataille, qui s'étendait sur une

surface de deux lieues carrées. Plus des trois quarts de la perte de la journée avaient été supportés par l'armée prussienne. Jamais l'acharnement de la guerre n'avait été si loin ; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. La Russie, la Prusse et la France avaient été là plutôt comme nations que comme armées, et jamais les haines nationales n'avaient débordé avec tant de fureur. Ecrasés et tombant par masses, les Prussiens étaient morts dans leurs lignes, sans céder leur position ; et quand, sur la fin de la journée, le feu de la terrible batterie commandée par Drouot eut mis leurs bataillons en lambeaux, et qu'ils ne purent plus que mourir sans résultat, ils se retirèrent, ainsi que les Russes, en poussant un immense *hourra*, dernier soupir du colosse expirant.

En approchant de Kaya, Napoléon remarqua que beaucoup de nos conscrits morts avaient encore leurs baïonnettes engagées dans le corps d'un ennemi. Il détourna la tête en disant :

— Je m'explique maintenant pourquoi il s'est fait si peu de prisonniers.

Il ne passa devant aucun de ses soldats blessés sans en être salué du cri de *vive l'empereur* ! Ceux même qui avaient perdu un membre ou qui allaient mourir quelques moments après, lui rendaient ce dernier hommage. Il répondait à leurs acclamations en se découvrant devant eux. Ayant aperçu un officier de la garde impériale russe qui respirait encore :

— Yvan, dit-il à son premier chirurgien, descendez de cheval et voyez si vous pouvez sauver cet homme : ce sera toujours une victime de moins.

Plus loin, il vit le cadavre d'un jeune Prussien de la division des volontaires de Berlin, qui semblait encore tenir quelque chose serré contre son sein. Il s'approcha : c'était un morceau de drapeau de sa nation. Ce jeune homme, en mourant, n'avait pas voulu l'abandonner. A cette vue, Napoléon ne chercha pas à dissimuler ce qu'il éprouvait. On l'entendit murmurer :

— Brave enfant ! tu étais digne de naître Français.

Puis s'adressant à ses officiers, il leur dit d'une voix pleine d'émotion :

— Vous le voyez, un soldat a pour son drapeau un sentiment qui tient de l'idolâtrie ; il est l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse. Qu'un de vous, messieurs, fasse rendre sur le champ les honneurs funèbres à ce brave jeune homme ; je regrette de ne pas connaître son nom, j'écrirais à sa famille. Ne le séparez pas de son drapeau ; ce morceau de soie sera pour lui le plus glorieux lin-coul.

A peine achevait-il ces mots qu'une détonation se fit entendre à vingt pas en arrière. On se précipite à l'endroit indiqué par un petit tourbillon de fumée qui se dissipe en l'air... C'était un conscrit qu'on venait d'amputer et qui avait voulu se faire sauter la cervelle. Le malheureux ne s'était pas tué sur le coup ; mais il était horriblement défiguré. Napoléon s'approche et lui dit doucement :

— Que signifie cet acte de désespoir ? On allait t'emporter d'ici, te secourir ; pourquoi as-tu voulu de tuer ?

— Mon empereur, répond le jeune soldat d'une voix mourante, vous avez passé tout à l'heure près de moi sans me regarder ; vous êtes allé parler, là-bas, à des Prussiens qui ne pouvaient vous comprendre. Je n'ai pas pu vous voir hier, parce que nous n'avons pas même eu le temps de nous retourner ; aujourd'hui je ne voulais pas mourir sans que vous prissiez garde à moi. J'ai réussi, je suis content. Pardon mon empereur, de vous avoir dérangé.

Et le conscrit retomba.

Napoléon se jette à bas de son cheval, se précipite sur le corps ruisselant de cet infortuné, et cherche à le ranimer ; mais cette fois il était mort tout à fait. Alors il entr'ouvre ses vêtements, cherche dans ses poches avec l'espoir de découvrir un livret, un papier qui puisse lui faire connaître son nom ; il ne trouve rien ; seulement, le numéro des boutons de son

habit lui apprend qu'il appartient au 1^{er} régiment d'infanterie légère. C'était un régiment presque entièrement composé des enfants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et qui s'était couvert de gloire la veille.

Napoléon remonta à cheval en essuyant ses yeux, et donna des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés.

Tout en avançant, la tristesse que lui avait causée cette visite du champ de bataille se dissipa peu à peu, et, lorsqu'il aperçut le vice-roi qui venait au-devant de lui, elle disparut entièrement. Il mit pied à terre, l'embrassa avec effusion, et, passant son bras sous le sien, ils se promènèrent tous deux devant les feux éteints qu'on voyait encore jalonnés çà et là. Dans cet intervalle, le général Charpentier se présente ; Napoléon l'accueille avec gracieuseté, fait l'éloge de la division qu'il commande, et le complimente en termes expressifs sur sa belle conduite de la veille.

— Sire, lui répond modestement le brave général, je n'ai fait que mon devoir.

— Oui, oui, je sais, général, reprend Napoléon en reculant d'un pas et en portant la main à son chapeau comme pour le saluer ; vous l'avez toujours fait ainsi.

Charpentier, voyant les bonnes dispositions de l'empereur à son égard, en profita pour lui demander le grade de général de brigade pour l'adjutant commandant Bourmont, son chef d'état-major, qui s'était particulièrement distingué à la dernière attaque de Gorschen.

— Sire, ajouta Eugène, M. de Bourmont a fait partie de mon état-major pendant toute la campagne de Russie ; j'ose vous affirmer qu'il s'est constamment bien conduit, et... il n'a encore reçu aucune faveur de Votre Majesté.

A ces mots, le front de Napoléon se rembrunit ; il y eut un moment de silence, après lequel il dit :

— Bourmont ! Bourmont !... Votre Bourmont ! je ne sais... j'ai des rapports contre lui ; cependant on verra.

Puis il sembla réfléchir, et reprit bientôt après :

— Au fait, s'il s'est bien comporté, il doit être récompensé. Général Charpentier, faites dire à Bourmont de venir me parler.

On alla chercher M. de Bourmont, qui ne se fit pas attendre. Dès que Napoléon l'aperçut, il fit quelques pas au-devant de lui :

— M. de Bourmont, lui dit-il, je vous fais général de brigade ; désormais ne serez-vous pas de mes amis ?

— Sire, depuis que j'ai l'honneur de servir Votre Majesté, je me flatte qu'elle n'a rien eu à me reprocher : elle peut compter sur mon dévouement absolu.

— Maintenant, général, je ne saurais en douter : touchez là.

Et Napoléon lui tendit la main. M. de Bourmont se précipita dessus et y posa ses lèvres. Alors l'empereur se retournant du côté de Labédoyère, premier aide de camp d'Eugène, qui était survenu pendant cet entretien :

— Charles, lui dit-il en souriant, je te nomme colonel du 113^e de ligne, es-tu content ?

Et comme Labédoyère faisait éclater sa joie :

— C'est bon, c'est bon ! reprit-il avec un geste amical, ce sera plus tard que tu me remercieras.

Pour prouver sa reconnaissance à l'empereur, Labédoyère se fit blesser trois jours après en emportant Kolditz à la tête de son nouveau régiment, et scella de son sang, deux ans après, la foi qu'il avait promise à Napoléon. Quand à M. de Bourmont... Mais nous ne devons parler que des événements du lendemain de Lutzen, et non de la veille de Waterloo.

Une semblable victoire, au début d'une campagne, devait avoir un effet moral prodigieux. Elle arrêta pour un temps la défection de nos alliés et exalta le courage de nos jeunes bataillons, qui gagnèrent dès lors la fermeté et l'aplomb des plus vieilles troupes. Le soir même, Napoléon établit son quartier général à Pégau. Le 4, il marcha en avant avec le

semblaient renaître et se multiplier devant ces masses ennemies toujours grossissantes.

En cinq jours, Napoléon avait successivement écrasé les cinq corps de troupes dont se composait l'armée de Silésie, commandée par le prince de Schwartzemberg, qui s'avancait sur Paris. Il semblait que, dans un si pressant danger, il eût retrouvé les sublimes inspirations qui présidèrent aux merveilleux faits d'armes de ses premières campagnes d'Italie. Mais, malgré d'aussi brillants avantages, et bien que ses braves soldats n'eussent jamais reculé devant les fatigues, Napoléon sentit la nécessité de leur laisser quelques jours de repos, d'autant mieux qu'étant entré en négociation avec Schwartzemberg, il espérait conclure un armistice. Soissons, d'ailleurs, était défendu par une bonne garnison et pouvait arrêter l'ennemi, tandis que ses maréchaux attaqueraient Blücher en queue et en flanc et le prendraient comme dans un piège. Malheureusement, cette fois encore, les Prussiens échappèrent, nous ne savons comment, aux combinaisons de Napoléon, au moment même où il croyait les tenir. A peine Blücher s'était-il présenté devant Soissons, que les portes lui avaient été ouvertes. Un général appelé Moreau, qui commandait cette place, s'était empressé de la livrer à Bulow, ce qui avait ainsi assuré aux alliés le libre passage de l'Aisne. En apprenant cette fâcheuse nouvelle, Napoléon s'écria :

— Ce nom de Moreau me sera donc toujours fatal !

Il ne voulut pas aller plus loin ; il s'arrêta dans un gros bourg, où il bivoua. Le lendemain, avant de se mettre en route, il accorda des fonds au maire de la commune pour la réparation de l'église que les Prussiens avaient dévastée. Dans la même journée, on vint lui annoncer que Blücher, quoique blessé à Néry quelques jours auparavant, descendait les deux rives de la Marne avec un corps prussien composé de quatre-vingt mille hommes de troupes fraîches, sans doute pour s'emparer de Meaux. Schwartzemberg, informé aussi du mouvement du généralissime prussien, avait coupé court aux négociations pour reprendre immédiatement l'offensive à Bar-sur-Seine. Napoléon, dont le génie embrassait d'un rapide coup d'œil toutes les opérations de l'ennemi, mais qui ne pouvait être à la fois partout, résolut d'aller en personne combattre Blücher, tout en laissant croire à sa présence devant Schwartzemberg. A cet effet, un corps d'armée fut envoyé à la rencontre des Autrichiens, et dès que nos troupes furent à portée de l'ennemi, elles firent retentir l'air de ces cris d'allégresse qui annonçaient toujours la présence de l'empereur parmi elles. Pendant ce temps, suivi de son état-major, il se porta en toute hâte à la rencontre de Blücher ; mais une perte, en quelque sorte irréparable dans les circonstances où nous nous trouvions, dut ralentir cette marche.

La veille, 26 mars, les alliés s'étant emparés d'un convoi composé d'une énorme quantité de poudre, d'obus, de boulets et de munitions de toutes sortes, firent imprimer aussitôt un bulletin dans lequel ils rendaient compte de cette capture. Un exemplaire de cet ordre du jour tomba entre les mains du maréchal Macdonald, qui pensa qu'une telle pièce devait être immédiatement communiquée à l'empereur, qui ne souffrait pas qu'on apportât le moindre retard à lui apprendre de mauvaises nouvelles ; aussi Napoléon s'écria-t-il tout d'abord :

— Ils mentent !

Le maréchal insista, l'empereur persista à ne pas y croire.

— Non ! mille fois non ! M. le maréchal, s'écria-t-il ; on vous a trompé. . . . Et d'ailleurs, c'est impossible !

Macdonald lui remit alors le bulletin, qui était imprimé en allemand et en français. L'empereur l'examina avec beaucoup d'attention :

— Tenez ! s'écria-t-il de nouveau en indiquant du doigt, examinez vous-même : c'est aujourd'hui le 27, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce bulletin est daté du 29 : cette pièce est donc fautive.

Macdonald, qui avait fait plus attention à la nouvelle en

elle-même qu'à la date, demeura comme stupéfait, et balbutia :

— Ma foi. . . . sire. . . . Votre Majesté a raison. . . .

— Parbleu ! reprit Napoléon en déguisant mal la joie qu'il ressentait d'une semblable découverte, je le savais bien ; mais, maintenant, est-ce que j'ai jamais gain de cause avec vous, messieurs ? . . . vous ne croyez plus aux paroles de votre empereur ! . . .

Et se retournant vivement vers Drouot, qui gardait le silence, absorbé qu'il était par l'examen du bulletin :

— Eh bien ?

— Hélas ! sire, répondit Drouot, qui avait quelques connaissances de l'art typographique, je dis que la nouvelle n'est que trop vraie ; il n'y a là qu'une faute d'impression : le 9 est un 6 retourné.

— Vraiment ! reprit Napoléon.

Et, après un minutieux examen, il dit à demi-voix :

— C'est possible, vous aviez raison, M. le maréchal ; vous pouvez rejoindre vos troupes.

Comme Macdonald saluait sans ajouter un mot, l'empereur fit quelques pas, et lui prenant vivement la main, la lui serra avec un sentiment indéfinissable, en lui disant :

— Pardon, Macdonald, j'avais tort ; mais c'est une fatalité !

Le soir de cette journée, après avoir fait quatorze lieues à cheval, on fit halte au petit village d'Herbisse, où Napoléon se disposa à passer la nuit. Le presbytère avait été désigné d'avance par Berthier comme devant être le quartier général. En voyant arriver chez lui l'empereur avec son état-major, ses maréchaux, ses officiers d'ordonnance et ce qu'on appelait *le service d'honneur*, le curé d'Herbisse faillit perdre la tête de joie et de surprise, lorsque surtout Napoléon, après avoir mis pied à terre dans la cour du presbytère, lui dit avec ce ton de bienveillance qui savait si bien captiver :

— Bonjour, M. le curé ; nous venons vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement ; mais ne vous effrayez pas de notre visite : nous nous ferons tous si petits, que nous espérons ne pas trop vous gêner.

Il s'établit ensuite dans une pièce unique située au rez-de-chaussée, qui servait en même temps à leur hôte de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger. Le prince de Wagram ayant fait observer à l'empereur qu'il serait très-mal dans une salle aussi petite et aussi humide, celui-ci lui répondit en riant et en lui désignant du doigt deux de ses officiers :

— Je serai toujours plus à mon aise que ces messieurs.

Dans ce moment, en effet, deux officiers d'état-major s'étaient enfoncés jusqu'à la ceinture dans une mare qu'ils n'auraient pu deviner dans la cour, dissimulée qu'elle était par des broussailles. Ils en furent quittes pour faire une faction d'un quart d'heure devant un grand feu de fagots qu'on alluma tout exprès pour eux.

En un instant, Napoléon s'était trouvé entouré de ses bougies, de ses cartes et de ses papiers, et il s'était mis au travail avec autant de calme qu'il l'eût pu faire dans son cabinet des Tuileries ; quant aux autres, il leur fallut beaucoup plus de temps pour s'installer. Ce n'était pas chose facile, pour tant de monde, que de trouver place dans cette espèce de masure qui composait le presbytère d'Herbisse, y compris même ses dépendances. Heureusement ces messieurs, bien qu'il y eût parmi eux plus d'un prince, se montraient alors fort accommodants et très-disposés à se prêter à la circonstance.

Les officiers d'ordonnance, véritables dandys de l'armée, faisaient cercle autour de la nièce du curé, grosse réjouie qui leur chantait des cantiques sur l'air *O Fontenay !* tandis que ceux-ci l'accompagnaient en chœur. Pendant ce temps, le bon curé se donnait un mouvement extraordinaire pour faire dignement les honneurs de chez lui. Un moment après arriva le mulet de la cantine, si impatiemment attendu. Le curé ne possédant qu'une table qu'il avait donnée à l'empereur, on

—Ah ! cette fois, ils sont trop.

Aussitôt le duc de Raguse fit connaître sa situation à Joseph, à qui Napoléon avait confié le commandement en chef de l'armée parisienne. Celui-ci expédia sur-le-champ le billet suivant :

“ Si M. le maréchal duc de Raguse et M. le maréchal duc de Trévise ne peuvent plus tenir, ils sont autorisés à entrer en pourparlers avec le prince de Schwartzemberg et l'empereur de Russie, qui sont devant eux. Ils se retireront sur la Loire avec leurs troupes.

“ JOSEPH BONAPARTE.

“ Montmartre, le 30 mars 1814, à midi et demi.”

Le frère de l'empereur, ayant vu les flots de l'ennemi s'avancer jusqu'au pied de Montmartre, avait reconnu qu'on ne pouvait différer davantage de capituler. A midi et demi donc, c'est-à-dire immédiatement après avoir adressé à Marmont cette autorisation, il s'était dirigé sur le bois de Boulogne, en suivant l'avenue appelée *Chemin de la Révolte*, pour gagner la route de Versailles et rejoindre l'impératrice à Rambouillet. A peine ce prince était-il parvenu à l'extrémité du bois de Boulogne que le général Dejean arrivait à Paris. Il se dirige sur Montmartre, que Joseph vient d'abandonner, s'informe, court sur ses traces, le rejoint bientôt, et lui remet la lettre de l'empereur en même temps qu'il lui rend compte de sa mission. Cette lettre était ainsi conçue :

“ Au roi Joseph,

“ Conformément aux instructions verbales que je vous ai données avant mon départ, et à l'esprit de toutes mes lettres, dans lesquelles je vous ai dit que, quoiqu'il arrive, vous ne deviez pas permettre que l'impératrice et le roi de Rome tombassent entre les mains des coalisés, je vous préviens que j'ai manœuvré de façon à ce que demain je sois à Paris avec ma garde. D'ici là, tenez ferme. Mettez à l'abri le trésor et les munitions. Ne quittez pas mon fils. Rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine, plutôt qu'au pouvoir des ennemis de la France : le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire.

“ Votre affectionné frère,

“ NAPOLÉON.”

L'ex-roi d'Espagne et de Naples lut cette lettre sans que son visage trahît la moindre émotion ; puis il dit froidement au général Dejean en continuant sa marche :

— Il est trop tard : j'ai donné des ordres à Marmont pour traiter avec l'ennemi.

Mais le général Dejean est un de ces militaires pour qui l'honneur est plus que la vie. Il ne peut comprendre la retraite de Joseph ; son âme généreuse s'indigne de tant de faiblesse.

— Oui, sire, répondit-il avec une respectueuse dignité, je rapporterai fidèlement à l'empereur les paroles de Votre Majesté ; mais il ne vaudra pas ajouter foi à ce que j'ai vu.

Et, saluant le prince, il pique des deux, traverse Paris, arrive au camp du duc de Trévise vers les trois heures et demie, et raconte à ce maréchal ce qui se passe. Celui-ci écrit aussitôt à M. de Schwartzemberg :

“ Prince, des négociations viennent d'être entamées. Épargnez l'effusion du sang. Je me crois suffisamment autorisé à vous proposer une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pendant laquelle nous pourrions traiter, enfin d'épargner à la ville de Paris, où nous sommes traités, enfin d'épargner jusqu'à la dernière extrémité, les horreurs d'un siège.”

Le capitaine Lacourt, aide de camp du maréchal, est chargé de porter cette dépêche au quartier général autrichien. Sur ces entrefaites, Marmont s'était mis en communication avec l'ennemi. Ses parlementaires, d'abord accueillis à coups de fusil sur la route de Belleville, avaient été mieux reçus du côté de la Villette. Admis enfin en présence des chefs de

l'armée coalisée, ils avaient annoncé que les deux maréchaux commandant les forces françaises étaient autorisés à traiter ; ils avaient demandé une suspension d'armes, et elle leur avait été accordée. Mais aussi, pendant le temps qui s'était écoulé en pourparlers, l'ennemi s'était emparé des hauteurs du Père Lachaise ; au centre, il avait pénétré dans Belleville et Ménilmontant ; il s'était établi ensuite sur la butte Saint-Chaumont, qui domine tout Paris ; Blücher était maître de la barrière Saint-Denis ; enfin, Montmartre venait d'être occupé.

Tandis que le sang coulait sous les murs de Paris, le boulevard des Italiens n'avait pas cessé d'être couvert d'une foule de promeneurs qui paraissaient ignorer ce qui se passait si près d'eux, lorsque tout à coup, sur les quatre heures, un cri général de *sauve qui peut !* se fait entendre depuis la *porte Saint-Martin* jusqu'à la *rue de la Paix*. On s'enfuit, on se jette les uns sur les autres, comme au temps plus récent de nos émeutes populaires ; les flots des fuyards épouvantés s'étendent jusque par-delà le Palais-Royal.

On a cherché longtemps la cause de cette panique, sans qu'on ait jamais pu la découvrir. Suivant les uns, deux Cosaques, qui s'étaient précipités dans Paris par la barrière Saint-Martin, et qui avaient galopé jusqu'au boulevard, où ils avaient été tués, avaient occasionné ce désordre ; suivant les autres, il était dû à un lancier polonais, qui, ayant bu de façon à justifier complètement le proverbe, avait descendu le faubourg Montmartre au triple galop en criant à tue-tête : Vive l'empereur ! voici les Cosaques !

Le soir, les ducs de Trévise et de Raguse se réunirent à la barrière de la Villette. Ils entrèrent dans un mauvais cabaret tenu par un nommé Touron, où ils avaient été devancés par MM. de Nesselrode et le comte Orloff. Là furent rédigés les principaux articles de la capitulation de Paris, qui fut signée par ces deux représentants des empereurs d'Autriche et de Russie, et par les colonels Fabvier et Saint-Denis, le premier appartenant au corps de l'état-major général, le second, premier aide de camp de Marmont ; et, quelques jours après, tout le monde put voir, sur la devanture du cabaret où le sort de la France avait été décidé, cette inscription écrite en grosses lettres blanches sur un fond rouge.

AU BŒUF A LA MODE.

Ici, le 30 mars 1814, d'auguste mémoire,

Par le secours de nos amis les alliés,

La divine Providence rendit à la France un père.

TOURON, MARCHAND DE VINS TRAITEUR.

Elle ne fut effacée qu'un an après, lors du retour de Napoléon au 20 mars 1815 ; mais la maison existe encore ; seulement elle a changé de maître et de destination : c'est aujourd'hui un hôpital pour les animaux malades.

Mais tandis que ces graves événements se passaient dans la capitale, que faisait Napoléon ?

Arrivé à Troyes, comme nous l'avons dit, il ne prit qu'une heure de repos et se remit en route. Selon son habitude, il n'avait mis aucun de ceux qui voyageaient si rapidement avec lui dans la confiance du lieu sur lequel il se dirigeait. A Sens, il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour avaler un bouillon. A chaque relais, il demandait, avec empressement, des nouvelles de l'impératrice et du roi de Rome, et apprenait successivement, en changeant de chevaux, que sa femme et son fils avaient quitté Paris, que l'ennemi était aux portes de la capitale et qu'on se battait. Alors il pressait lui-même les postillons et leur distribuait de l'or : les roues brûlaient le pavé. Jamais Napoléon n'avait calculé plus impatiemment les distances. Enfin, vers minuit, il n'est plus qu'à quelques lieues de Paris. En relayant à Fromenteau, non loin des fontaines de Juvisy, l'anxiété qu'il éprouve est arrivée au dernier degré.

— Avant une heure, dit-il en frappant sur le genou de Ber-

thier, qui n'a cessé de ronger ses ongles pendant la route, nous serons à la tête des défenseurs de la capitale.

Au même instant arrive une estafette, qui demande à grands cris si on sait où est l'empereur. Sur un signe, cet homme s'approche de sa voiture.

— Qui êtes-vous, et qui vous envoie vers moi ? lui demande Napoléon avec vivacité.

— Sire, je suis un des courriers particuliers de M. le comte de Lavalette, qui m'a chargé de remettre cette lettre à Votre Majesté, n'importe le lieu et l'heure où je la rencontrerai.

— Allons, donnez ! fait l'empereur.

Le courrier cherche dans ses poches et ne retrouve pas sa lettre ; il se tâte, se trouble, balbutie quelques mots. Napoléon tient toujours le bras tendu vers lui.

— Vous l'avez perdu, je parie ! s'écrie Napoléon.

Enfin, cet homme retrouve sa missive dans l'une de ses bottes ; elle avait glissé de sa ceinture, où il l'avait placée en partant. Napoléon la lui arrache plutôt qu'il ne la lui prend dans les mains, et l'ouvre avec précipitation. . . . M. de Lavalette lui annonce que la capitulation de Paris a été signée ce même jour à onze heures du soir, que les coalisés, avec les souverains, doivent faire leur entrée dans la capitale le lendemain à midi, et termine en disant que *tout était consommé*.

— Faut d'une heure ! s'écrie l'empereur avec un accent indéfinissable.

Il entre, suivi de ses officiers, dans la maison de poste, se fait apporter la carte sur laquelle il a coutume de marquer les différentes positions de ses troupes et celles occupées par les ennemis, au moyen de petites épingles dont les têtes sont enroulées de cire de diverses couleurs ; mais bientôt il est forcé de renoncer à cette froide occupation de stratégie, dévoré qu'il est par l'inquiétude de savoir ce qui se passe en ce moment à Paris. Il sort de la maison de poste pour prendre l'air, car il répète à chaque instant que *sa tête est brûlante*, et il se promène à pas lents sur le bas côté de la route qui mène à Paris, et semble abandonné aux plus sombres réflexions. Ses officiers le suivent silencieusement. A peine y a-t-il dix minutes qu'il marche ainsi, que le général Belliard paraît à la tête d'une des colonnes d'artillerie qui viennent de quitter la capitale. Napoléon le reconnaît et l'appelle par son nom. A sa vue, Belliard saute à bas de son cheval, et bientôt la conversation la plus animée s'engage entre eux. Le général raconte à l'empereur les détails de la bataille. Dès que Bertrand, Caulaincourt et Berthier avaient vu Napoléon s'entretenir avec ce général, ils s'étaient tenus à l'écart ; l'empereur les rappelle bientôt.

— Eh bien ! messieurs, leur dit-il, d'après ce que j'apprends, il nous faut aller à Paris tout de suite : partons !

Et, prenant le bras de Belliard, il hâte le pas pour rejoindre les voitures qui sont restées attelées, à quelques pas, devant la maison de poste.

— Sire, lui disait Belliard chemin faisant, je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure qu'il est, il ne doit plus y avoir de troupes dans la capitale.

— N'importe ! j'y trouverai la garde nationale ; ma garde m'y rejoindra demain, et avec elle j'aurai bientôt rétabli les affaires. Vous allez me suivre avec votre artillerie.

— Mais, sire, il y a autour de Paris plus de cent trente mille hommes.

— M. le général, reprit Napoléon avec un geste sublime et un regard superbe, ma garde saura bien se faire jour à travers ces gens-là.

— Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre. . .

A ces mots, Napoléon s'arrête, et saisissant le bras de Belliard qu'il presse avec énergie :

— Moi ! . . . prisonnier d'un Russe ou d'un Prussien ! . . . Moi ! répète-t-il d'un ton de dédain, jamais ! Je sais le moyen d'échapper à une telle infamie.

Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joints Berthier et Caulaincourt, pour le dissuader de son projet, l'empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois :

— Allons, je vois bien que tout le monde a perdu la tête. Joseph est un . . . *imbécile* et Clarke un traître ; je commence à m'en apercevoir.

En ce moment, l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route ; Napoléon demanda impérieusement au duc de Vicence de faire avancer sa voiture, et continua de marcher la tête baissée, laissant échapper, de temps en temps, quelques exclamations sur ce qu'il appelait la *bêtise* de son frère et la *trahison* de son ministre de la guerre. Le prince de Neuchâtel, voyant que l'empereur ne prenait aucun parti et que le temps s'écoulait, car le jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulaincourt, pour traiter avec les coalisés.

— Sire, ajouta-t-il, rien n'est désespéré. Il n'y a encore de signé qu'une convention ; et M. le duc de Vicence, en sa qualité, pourrait. . .

— M. le duc, interrompit Napoléon en s'adressant au duc de Vicence, Berthier a raison. Partez à l'instant, et voyez l'empereur Alexandre ; peut-être m'est-il encore possible d'intervenir. Je vous donne carte blanche ; mais songez, cette fois, que l'honneur et la dignité de la France sont entre vos mains.

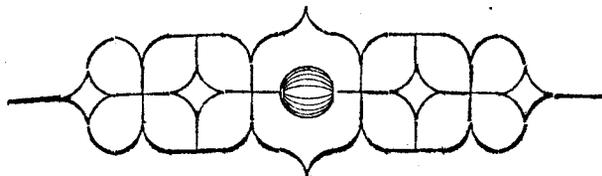
Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin, il entra dans la cour du Cheval blanc. Il ne voulut pas qu'on lui ouvrit les appartements d'honneur, et campa, plutôt qu'il ne logea, dans un petit appartement qu'il affectionnait particulièrement, celui situé au premier étage et qui longe la galerie dite de François Ier, le même où la reine Christine de Suède avait fait assassiner Monaldeschi. Puis il traversa cette galerie à pas précipités en disant à la cantonade et d'un ton de brusquerie qu'on n'avait jamais remarqué en lui :

— Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse !

Puis enfin, après un moment de silence, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas et d'une voix concentrée :

— Après tant de sang répandu, après tant de grandes actions, tant de triomphes, de travaux et de persévérance, voilà donc où viennent aboutir les choses humaines ! . . .

(A CONTINUER.)



LA COURONNE DE BLEUETS.

HISTOIRE VRAIE.



ETTE couronne est celle d'une jeune fille. C'est la seule qui ait de nos jours gardé tout son prestige, et lorsqu'elle orne un beau front, son pouvoir est encore celui du despotisme.

C'était en 1842.

Un de mes amis, que j'appellerai Fernand, parceque son véritable nom doit rester caché, parcourait les villes et les champs de la Belgique. Un jour il s'arrêta près de Liège, dans un village dont le site l'avait séduit.

Ce village, nommé Chaudfontaine, à cause d'une source d'eaux thermales qu'il possède, est assis sur les bords de la petite rivière de Vesdre, au fond d'un étroit vallon. Il semble, avec ses maisons jaunes, une topaze enchâssée dans les flancs rouges des collines. Les roches à pic qui l'environnent comme de capricieuses cisures font décrire aux voyageurs d'interminables détours. L'artiste les admire, l'homme pressé les maudit.

Bien qu'il soit jeté sur la route de Liège à Spa et à Aix-la-Chapelle, malgré son établissement de bains, en dépit même de ses vertes prairies, de ses rochers pittoresques, de sa douce fraîcheur pendant l'été, comme on ne trouve là ni bals, ni concerts, ni jeux, — le voyageur s'arrête peu dans ce village, et le calme qu'on y respire n'attire guère sous ces ombres que quelques âmes poétiques et rêveuses comme l'était celle de Fernand.

L'hôtel principal de l'endroit n'était encore à cette époque qu'une espèce de chaumière, et toutefois, malgré cette simple apparence, je l'ai toujours préféré aux somptueux hôtels de Spa et de Bade. Peut-être aujourd'hui tout cela est-il bien changé, mais alors le chemin de fer de Liège à Aix-la-Chapelle n'était pas encore terminé, et la civilisation corrompue des villes n'avait pas imprimé sa flétrissure à ces belles campagnes.

La solitude et le charme du paysage avaient vivement impressionné Fernand. Passer un été à l'ombre de ces grands arbres, au pied de ces rochers, au bord de cette eau qui murmure sans cesse des chants harmonieux entre ses deux rives fleuries, c'était un rêve qu'il aurait bien voulu rendre une réalité. — Fernand résolut de rester là le plus longtemps qu'il pourrait.

Le lendemain de son arrivée, il descendait pour aller faire sa promenade du matin, lorsqu'il rencontra au milieu de l'escalier une jeune fille blanche et gracieuse comme un cygne, belle comme un ange.

Elle était simplement vêtue d'une large robe de mousseline dont les plis dessinaient des formes d'une perfection idéale ; quelques rubans bleus flottaient à son corsage ; de longs cheveux blonds déroulaient leurs soyeux anneaux sur ses rondes épaules, et une couronne de bleuets décorait son front virginal, plus pur et plus velouté que la fleur du camélia.

La beauté de cette jeune fille avait un caractère de vague tristesse qui étonnait et touchait tout à la fois. Ce fut comme une céleste apparition qui ravit l'âme et les yeux de Fernand.

Aussitôt qu'elle aperçut le jeune homme, elle s'arrêta, et, soit instinctif respect, sentiment d'admiration, Fernand fit

Les grands yeux bleus de cette belle créature, limpides et profonds comme l'azur d'un beau ciel, s'étaient fixés sur lui avec un regard si plein de surprise et de questions, qu'immobile à ce muet interrogatoire, le jeune homme perdit toute présence d'esprit et resta devant elle la bouche close comme la statue du silence.

Revenu à lui, il voulut faire un pas, mais la jeune fille disparut en poussant un cri.

En trois bonds, Fernand fut au bas de l'escalier. Là, des couloirs se croisaient en tous sens, et il lui fut impossible de savoir de quel côté le beau fantôme avait porté ses pas. A supposer qu'il eût pu le deviner, se serait-il mis à sa poursuite ? — A quoi bon ?

Toutefois la curiosité de Fernand était éveillée. Le souvenir de la jeune fille l'accompagna dans sa promenade matinale et à son retour il vit, derrière la jalouse entr'ouverte d'une croisée du premier étage, la blonde tête de l'inconnue dont les beaux yeux, cette fois encore, étaient curieusement fixés sur lui.

On comprend aisément l'effet que dût produire une semblable apparition sur l'imagination exaltée de Fernand. A compter de ce moment il n'eut plus de pensée que pour sa blanche vision.

Trop discret pour interroger l'hôtesse à la manière des commis-voyageurs, trop vivement impressionné pour n'être point avide de débrouiller ce mystère et de s'expliquer, enfin, ce qui lui paraissait étrange dans la conduite de la jeune fille, il rôda tout le jour aux abords de la maison, du côté d'une longue prairie sur laquelle s'ouvrait la fenêtre où il avait aperçu, pour la seconde fois, cette adorable figure. Espérait-il la revoir encore ? Croyait-il qu'un message secret, comme dans les aventures de chevalerie, viendrait enfin lui révéler un tendre mystère ? — Je l'ignore. Toujours est-il que de cents projets formés, repoussés et repris, il finit par n'en pas adopter un seul.

En pareille circonstance, il y a toujours une main invisible qui vient soulever le voile, et le hasard fait souvent plus pour les amoureux que les ingénieuses investigations d'une impatiente curiosité.

Pendant trois jours, Fernand fit des efforts inouis pour surprendre un regard, un geste de la jeune fille, — une ombre derrière un rideau peut-être ; — mais il ne la revit plus. Cent fois il eut sur les lèvres une phrase adroite destinée à provoquer une confiance de l'hôtesse, mais toujours, au moment de la dire, il s'arrêtait interdit et troublé. Il lui semblait qu'il allait commettre une indiscretion, et la délicatesse de son cœur lui fermait la bouche. Il craignit d'éveiller, par sa curiosité, des soupçons dont lui seul pouvait savoir toute la valeur.

Une fois pourtant, il saisit l'à-propos d'une comparaison et trouva l'occasion presque inespérée de glisser à l'oreille de l'hôtesse, mais d'une voix bien timide et bien basse, ces simples paroles : — Belle comme la jeune fille de là-haut !

L'hôtesse, qui était bonne femme et pleine d'affection pour ses hôtes, se contenta, pour toute réponse, de lever les yeux au ciel en soupirant.

Ce langage muet pouvait être interprété de tant de manières différentes, que Fernand n'osait s'arrêter à une seule, et qu'il se perdit plus que jamais dans le dédale des suppositions. Mais il vint un moment où l'homme le plus discret et le plus

maître de lui est contraint de céder à une force supérieure, d'obéir à une puissance occulte et de trahir enfin l'anxiété qui l'opprime.— Il en était à ce point.

— Lui serait-il arrivé quelque malheur ? serait-elle malade ? s'écria-t-il avant d'avoir pu réfléchir aux conséquences de sa question.

— Malade ! répondit l'hôtesse ; oui, elle est malade, et d'une maladie dont il est rare que l'on guérisse...

Fernand n'osa pas en demander davantage, il craignait d'en trop dire ou d'en trop apprendre. Mais l'hôtesse était lancée, elle n'avait plus besoin d'être interrogée.

La pauvre fille ! continua-t-elle comme par manière de réflexion ? sa folie est si calme et si douce, que cela fait mal à voir.

— Sa folie ! s'écria Fernand ; mais elle est donc folle ?

— Sans doute, ne le saviez-vous pas ?

— Hélas ! non.

— Oh ! ce n'est point un mystère, et je puis bien vous dire cette histoire, puisque tout le monde ici la connaît.

« Cette jeune fille est anglaise et se nomme Anna. Elle appartient à une famille considérable. Elle avait rencontré, dans les salons de Londres, un jeune homme, un Français pour qui elle avait conçu une passion romanesque.— C'est l'histoire de toutes les folies de jeunes filles.— Peut-être ne sut-elle point dérober aux regards de celui qu'elle aimait aussi de son cœur ; toujours est-il que ce jeune homme l'aimait aussi. Mais, trop pauvre pour pouvoir prétendre à la main d'une riche héritière, il s'était fait un impérieux devoir de refouler au fond de son cœur cette passion funeste, si sa volonté inébranlable ne parvenait pas à en éteindre la flamme.

« Les circonstances furent plus fortes que ses bonnes intentions.

« Attaché à l'ambassade de France, il était tous les jours poussé, malgré lui, sur les pas de la jeune personne. Se voir souvent, c'est apprendre à se deviner. Ces deux cœurs se révélèrent l'un à l'autre. Ils s'endormirent quelque temps dans cette douce quietude de l'amour partagé, et lorsque l'heure du réveil arriva, il se trouva que cette affection était trop forte pour être brisée sans catastrophe.

« Un soir, les deux jeunes gens se trouvaient réunis dans un salon officiel. Un voile de tristesse obscurcissait le front d'Anna, et le Français, de son côté, en proie à une vive agitation, l'observait de loin en silence. Cependant les flots de la foule commençaient à grossir, et ils permirent bientôt au jeune homme de s'approcher sans être remarqué de celle qui absorbait toutes ses pensées.

« — Serait-il vrai, Mademoiselle ? lui dit-il à l'oreille d'une voix étranglée par la douleur ; que vous allez vous marier ?

La jeune fille tressaillit ; et laissant tomber son triste regard sur celui qui l'interrogeait, une larme brilla sur sa paupière. A cette vue, il ne put réprimer son transport, et, saisissant vivement la main d'Anna :

« — Et quoi ! s'écria-t-il, ce mariage se fait contre vos vœux ?

« — Dieu le sait ! fit la jeune fille.

« — Mais l'homme qu'on vous contraint à épouser a de l'honneur, sans doute, et dès qu'il saura.

« Eloignez-vous, interrompit Anna ; on nous observe...

« Le jeune homme se perdit aussitôt dans la foule.

« Vingt fois dans la soirée il tenta de reprendre la conversation interrompue, mais en vain. Il y avait constamment près de la jeune fille un grand anglais blond, au regard calme et froid, à l'air distingué, mais fier, hautain.— Le français devina en lui son rival.

« En effet, le lendemain matin, le jeune baronnet se fit annoncer chez l'attaché d'ambassade.

« Sans doute celui-ci serait parvenu à faire comprendre au noble anglais tout ce qu'il y aurait d'odieux à vouloir épouser une femme malgré elle ; il aurait fait appel à la loyauté du gentilhomme, et ce que le cœur britannique n'aurait peut-être

pas senti, la générosité et l'orgueil de l'homme de race l'auraient su comprendre.

« Par malheur, la raideur habituelle de nos voisins d'outre-Manche, jointe au ton excentrique du baronnet, réveillèrent, dans le cœur du jeune homme, les cuisants souvenirs de la veille, et le disposèrent mal à recevoir les conseils ou les observations d'un rival. L'anglais voulut poser des conditions absurdes ; il demandait que l'amant préféré quittât Londres à l'instant... Le français se révolta et lui répondit par une ironie sanglante ; le baronnet se fâcha, l'amant ne voulut pas souffrir ses impertinences. Tous deux étaient susceptibles, tous deux étaient jaloux de leur honneur, tous deux étaient de plus amoureux.

« On se battit, et la balle du baronnet vint frapper le Français au milieu de la poitrine.

« Cette funeste nouvelle, apprise sans ménagements à la jeune fille, pensa la tuer, et je ne sais, ajouta l'hôtesse, si ce n'eût pas été un bonheur pour elle ; car lorsqu'après une maladie terrible qui la conduisit aux portes du tombeau, elle sortit enfin de l'espace de léthargie où elle demeura plongée pendant deux mois, la pauvre fille était folle.

« A quelque temps de là, son père mourut l'âme déchirée par les regrets et abreuvée d'amertume. Sa mère alors, restée seule le soutien et la consolation de son enfant, partit avec elle. Elle quitta Londres et l'Angleterre, où le bonheur ne lui avait jamais souri, et vint sur le continent chercher une distraction à ses douleurs, un soulagement à celles de sa fille.

« Qui sait ? continua la bonne dame ; il pouvait se faire que ce mouvement, cette agitation continuelle, cette incessante métamorphose qui s'opère aux yeux du voyageur, finissent par assoupir le mal, sinon par le guérir. Vain espoir ! Depuis lors, elles ont toutes deux parcouru la France et l'Italie ; mais la pauvre fille est restée insensible aux choses extérieures ; une sombre mélancolie courbe son front, et le souvenir de celui qu'elle aimait la poursuit partout.

« Elle est déjà venue ici il y a deux mois, et je l'ai retrouvée à son retour telle qu'elle était à son départ. Elle semble préférer cet endroit à tout autre ; aussi milady va-t-elle louer ce petit castel que vous voyez là-bas au pied de la montagne, pour y passer toute la saison.

Le doigt de l'hôtesse désignait une maison de simple apparence, mais une situation délicieuse et environnée de grands bouquets d'arbres.

« Chose singulière et heureuse à la fois au milieu du malheur qui a frappé cette jeune fille, reprit l'hôtesse, c'est que sa folie, si mélancolique et si douce, ne se trahit que par quelques mots dans sa conversation et par quelques ornements bizarres dans sa toilette. Ainsi le bleu est pour elle une couleur de prédilection ; elle attache des rubans bleus à sa robe, et, tout le temps que la saison le permet, elle porte sur la tête une couronne de bluets.

« Quand elle parle, ce qui est rare, c'est toujours en français, et le son de sa voix est si touchant et si triste, qu'il pénètre jusqu'à l'âme. Ses paroles semblent parfois étranges et sans suite ; mais, pour peu que l'on y prête attention, on découvre bientôt qu'elle parle comme si la mort n'était point inflexible, comme si les rêves étaient une réalité.

L'hôtesse se tut, et Fernand refoula dans son cœur un soupire étouffé.

II.

Le récit de la bonne dame avait profondément ému Fernand. En lui ouvrant un horizon de douleur, il avait excité davantage son désir de revoir la jeune Anglaise. Ce n'était pas chez lui l'effet d'une simple curiosité ou même d'un attendrissement ordinaire, — c'était mieux que de la compassion, c'était une tendre sympathie.

Chaque jour, il se promenait aux environs de l'hôtel, et le soir il allait rêver en silence au bord de la rivière, sous les grands arbres de la prairie. Mais le beau fantôme était devenu invisible.

Qui n'a, au moins une fois dans sa vie, éprouvé le charme et la tristesse d'une pareille rêverie ? Qui n'a senti naître dans son cœur ce trouble indéfinissable, cette vague espérance, cette douce inquiétude qui font à la fois désirer et craindre, redouter et gémir, rire et pleurer ?

Fernand en était déjà à ce préambule obligé des tendres sentiments chez les âmes poétiques. C'est assez dire qu'il brûlait de savoir enfin la cause qui retenait la jeune fille chez elle, loin de ses regards et de ses promenades habituelles. Parfois un vague pressentiment lui disait que cette cause était peut-être en lui-même.

Puisqu'une fois déjà l'hôtesse lui avait fait des confidences sur la jeune étrangère, il ne voyait pas grand inconvénient à en provoquer de nouvelles. La bonne dame, de son côté, était toujours accessible à ce genre de provocations.

— Elle a été malade, répondit-elle ; tenez, c'était précisément le jour où je vous ai conté son histoire. Elle a éprouvé une crise étrange. Sortie de bonne heure, suivant son habitude, pour venir prendre elle-même les fleurs dont elle se pare, elle est rentrée précipitamment chez sa mère en criant : " Je l'ai vu ! je l'ai vu ! Il va venir ! " Elle était en proie à une vive agitation ; c'était un rêve, sans doute, un souvenir plus vivant que les autres....

— Et qu'arriva-t-il ensuite ? dit Fernand tout troublé.

— Elle s'évanouit, le médecin fut appelé et lui ordonna de garder le lit pendant quelques jours. Elle a obéi sans murmurer, ce qui ne lui arrive pas toujours.

Ces détails jetèrent Fernand dans une étrange perplexité. Evidemment, il avait été la cause innocente de cette crise, c'était de lui que la jeune fille avait dit : " je l'ai vu ! " et pourtant que pouvait-il avoir de commun avec elle ? Il ne se rappelait pas l'avoir rencontré ; elle-même le connaissait-elle sans qu'il la connût ? Il y avait désormais un lien caché, mystérieux, qui rattachait l'existence de cette jeune fille à la sienne ; entre elle et lui, il y avait un secret, mais quel était ce lien, quel était ce secret ? — Ces pensées agitaient l'esprit de Fernand.

Pendant tout le jour, il se perdit en conjectures ; et, quand vint le soir, il alla, comme la veille, comme les jours précédents, s'asseoir sur le bord de la rivière.

Le soir était doux, le ciel était pur.

Le soleil dorait de ses derniers rayons le sommet des collines. C'était une de ces lumineuses soirées de printemps qu'on aime à passer sous les arbres, couché sur les pelouses.

Pour que l'attente lui parût moins longue, — car il était impatient comme un amoureux, — Fernand avait pris un livre, un poète tendre et plaintif, Pétrarque. En pareille compagnie, il aurait pu attendre de longues heures s'il avait lu, mais, avouons-le, il n'en parcourut pas même un sonnet. Il tenait le livre ouvert devant lui, et son regard plongeait dans les profondeurs de l'horizon, cherchant s'il ne découvrirait pas quelque pâle ombre de jeune fille, un voile blanc, une écharpe d'azur flottant au gré du zéphir.

Il n'avait rien aperçu, et cependant il tremblait. Un instant il ramena son regard fatigué sur les eaux rouges de la Vesdre qui coulaient à ses pieds ; il vit une blanche et gracieuse image qui se balançait dans le miroir de la rivière.

Fernand se retourna. Anna était debout derrière lui, la tête penchée, les yeux fixes et les bras pendant avec les mains croisées devant elle, — attitude de la méditation douloureuse.

Il fut frappé du frais incarnat qui colorait alors ses joues, si pâles le jour où il l'avait vue pour la première fois. Il voulut se lever pour la saluer, mais elle allongea le bras avec un geste amical et se prit à sourire.

— C'est lui, dit-elle, c'est lui qui vous envoie ?

— Lui, répéta machinalement Fernand.

— Oh ! ne le niez pas, je vous ai bien reconnu. Vos traits sont gravés là, au fond de mon cœur.

Et en parlant ainsi, elle posait sa main sur sa poitrine avec

un geste plein d'expression. Fernand embarrassé, ému, ne comprenait rien à ces paroles. Une pensée téméraire lui traversa l'esprit.

Les regards étranges de la jeune fille, et la mélodie de sa voix, pénétraient l'âme du jeune homme. Un instant, il crut qu'une révolution subite s'était opérée en elle ; il crut, — c'était bien présomptueux, — qu'il lui était réservé d'être le consolateur de cette pauvre affligée ; il crut que cette nouvelle Ophélie allait retremper dans un autre amour sa raison affaiblie.

Que de choses à l'âge de Fernand, et dans la position où il se trouvait, devant une jeune fille si belle, qui lui parlait en mettant la main sur le cœur, que de choses, disons-nous, n'avait-il pas le droit d'espérer et de rêver.

— Vous m'avez reconnu ? s'écria-t-il avec chaleur en se levant ; vous me connaissiez donc ?

— Sans doute, et puisque vous n'êtes pas Lui, il n'y a que son frère qui puisse Lui ressembler autant que vous.

Fernand passa la main sur son front. Les derniers mots de la jeune fille avaient soufflé sur son beau rêve ; sa douce et chère illusion s'était évanouie. Il se recueillit un instant, puis, faisant un effort pour donner du calme à sa voix :

— Ainsi, dit-il, c'est une ressemblance....

— Frappante, interrompit Anna. Il me semble, quand je vous regarde, que c'est Lui que je vois. Je suis bien heureuse de vous voir ; aussi je me suis faite belle.

— Belle comme les anges ! fit le jeune homme avec un indicible mouvement d'admiration.

— Oui, c'est ce qu'il me disait aussi ; il me parlait des anges, il aimait à me voir avec une couronne de bluets sur la tête, et des rubans bleus mêlés à mes cheveux.... le bleu.... c'est une belle couleur, n'est-ce pas ?

— C'est la couleur du ciel et celle de vos yeux : c'est la couleur que, chez nous, les jeunes filles consacrent à la vierge.

— Chut !... fit la jeune protestante, en posant un doigt effilé sur ses lèvres de rose ; si ma mère vous entendait....

Elle dit que c'est une hérésie. Cependant, Lui, il m'assurait qu'il était bon pour les cœurs souffrants de prier la Vierge.... c'est sans doute parce que je ne l'ai pas fait qu'il est parti.... Mais, depuis, j'ai reconnu ma faute, et tous les matins je prie la bonne Vierge, en cachette, pour qu'il revienne. Je n'en dis rien à ma mère, cela augmenterait ses chagrins ; elle ne sait pas que la bonne Vierge m'a exaucée, et qu'elle m'a promis que je reverrais bientôt mon bien-aimé.

En écoutant religieusement ces paroles, Fernand avait le cœur navré ; et, toutefois, une étincelle d'intelligence brillait dans les yeux de la pauvre fille.

— Oui, reprit-elle en baissant la voix, j'étais un jour à genoux devant cette petite image qu'il m'avait donnée....

Et elle retira de son corsage pour la montrer à Fernand une petite médaille en argent portant la figure de la Vierge.

— Je la priais avec ardeur, continua-t-elle ; je lui demandais de me rendre mon bien-aimé, et je baignais cette image de mes larmes. Tout-à-coup je la vois grandir, ses yeux s'animent ; de son front et de ses mains jaillissent des rayons lumineux, une beauté céleste se répand sur son visage, ses lèvres s'entr'ouvrent, et d'une voix harmonieuse comme les sons d'une harpe, elle me dit : " Dans trois mois, tu lui seras unie. " Je ne sais ce qu'elle devint ensuite, car, éblouie, charmée, j'avais laissé tomber mon front dans mes mains. Quand je relevai la tête, elle avait disparu ; il ne restait plus que la petite image que j'ai suspendue à mon cou et qui ne m'a plus quitté depuis lors. — Il y a deux mois de cela ; ainsi, c'est bientôt, dans un mois. — Je l'épouserai, ma mère y consent. Oh ! je suis bien heureuse.

— Bien heureuse ! répéta Fernand en hochant la tête avec douleur.

C'était quelque chose de déchirant que cette exclamation de bonheur dans la bouche de la pauvre fille.

— Vous viendrez à mon mariage, reprit-elle. Vous lui ressemblez tant ! Vous devez être bon comme lui... Je

veux que vous me donniez la main pour me conduire à l'autel, car c'est dans une église catholique que nous serons unis, je l'ai promis à la Vierge.— Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Fernand craignait de répondre ; il ne voulait pas détruire cette dernière illusion. Il fit un signe de tête et pressa dans ses mains la main de la jeune fille.

— J'accepte votre promesse, reprit Anna ; tenez, voici la fleur que je lui donnerais s'il était ici ; en son absence, c'est à vous qu'elle appartient.

La jeune fille détacha un bluet du bouquet qui ornait sa ceinture. Fernand prit la modeste fleur, et, l'approchant de ses lèvres :

— Je garderai ce précieux souvenir, dit-il, et un jour, si je me marie, je le donnerai à ma fiancée comme le gage du plus pur et du plus fidèle amour.

La jeune fille sourit, et, se penchant vers le jeune homme avec un regard d'une ineffable mélancolie.

— Au revoir, dit-elle, je m'en vais, ma mère serait inquiète. Demain, je reviendrai... nous causerons encore de lui... au revoir.

Fernand resta muet et la regarda s'éloigner lentement. Elle avait déjà disparu derrière les arbres, qu'il cherchait encore sa blanche silhouette au milieu des herbes en fleur de la prairie. Ce qui se passait en lui, nous n'essaierons pas de le décrire : immobile, les yeux fixés à l'horizon, en vain il tentait de rassembler ses idées.

Quand il sortit de l'espèce de rêve où cette rencontre l'avait plongé, ses yeux étaient mouillés de larmes, et son Pétrarque était tombé dans la rivière.

III.

Fernand s'en revint le front pensif et l'âme agitée. En rentrant à l'hôtel, il trouva une lettre pressante de son oncle, M. de Sercamp, qui, disait-il, l'attendait le lendemain à Cologne, où il ne devait rester que deux jours.

Le chemin de fer de Liège à Aix-la-Chapelle n'était pas encore terminé, et il fallait un grand jour pour faire la route. Remettre son départ d'une heure, c'était s'exposer à ne plus trouver M. de Sercamp à Cologne.

Mais la jeune étrangère, en quittant Fernand, ne lui avait-elle pas jeté cette promesse : "A demain ?" Et depuis quand les jeunes gens conviés à un doux entretien par une jolie bouche ont-ils fait la sottise de ne point s'y rendre ?

Un sentiment d'exquise délicatesse disait cependant à Fernand qu'il ne devait pas étendre plus loin une relation que le hasard d'une ressemblance avait seul formée ; qu'il lui appartenait d'agir avec une prudence qu'un esprit malade méconnaissait innocemment ;—qu'il ne pouvait pas en un mot, aller à ce rendez-vous du lendemain.

Mais son cœur lui demandait en même temps si le doigt de la Providence n'apparaissait pas dans cette occasion, si les convenances ne devaient point ici céder le pas aux avertissements secrets de son âme, si enfin il n'était pas de son devoir de poursuivre jusqu'au bout cette mission consolatrice qu'il avait tacitement acceptée.

L'esprit de Fernand flottait entre ces deux partis à prendre, et nul n'aurait su dire lequel des deux allait triompher, lorsque l'hôtesse vint mystérieusement le prier de la part de lady Stw....—la mère et la fille,—de vouloir bien lui accorder quelques instants d'entretien.

Fernand trouva la noble dame dans une petite chambre très-simple qui lui servait de salon. Les douleurs de l'âme ont bien vite rompu les liens de l'étiquette.

Monsieur, dit lady Stw...., vous pardonnerez à une mère l'irrégularité de la démarche que je fais auprès de vous. Vous êtes jeune, votre cœur ne s'est pas encore desséché au souffle de l'expérience, je lis dans vos traits que

vous l'avez grand et généreux.—Vous savez nos malheurs, vous me pardonnerez.

Fernand s'inclina sans répondre. Le cœur lui battait violemment.

— Une ressemblance que j'ose dire heureuse, reprit l'étrangère, a causé sur l'esprit de ma fille une impression que je comprends maintenant que je vous vois. Anna m'a dit votre entretien, votre rencontre dans la prairie, la promesse que vous lui avez faite.... Vous n'avez pas voulu déchirer son cœur en soulevant le voile qui cachait la vérité, je vous en remercie. Mais ce n'est pas tout. Voulez-vous me permettre de vous dire le service que j'attends de vous ?

— Puissé-je, Madame, accomplir tous vos vœux !

— Ce soir, monsieur, en retrouvant sur le visage de ma fille cette expression tranquille des jours plus heureux, un rayon d'espoir a lui dans mon âme, et lorsque j'ai connu la cause de ce calme, il m'a semblé que le ciel avait enfin pris pitié de mes douleurs. Trop longtemps éprouvée pour croire sans réserve à un pareil bonheur, j'ai voulu savoir si mon cœur ne se faisait pas illusion. J'ai fait appeler le docteur, et il m'a confirmée dans mon espérance ; il m'a dit qu'il fallait saisir cette occasion et se hâter de développer le germe de la guérison. Il s'est offert à vous parler, mais j'ai mieux aimé le faire moi-même ; j'ai mieux aimé aller à vous sans détour et vous dire : "je suis mère, et vous pouvez sauver ma fille."

— Au nom du ciel ! madame, parlez, je vous écoute, interrompit Fernand.

— Quand vous rencontrerez ma fille, monsieur, je vous en prie, ne vous détourniez pas du chemin.

— Veuillez croire,...

— C'est une folle, je le sais, sa vue peut inspirer de la pitié, et la pitié est un sentiment pénible auquel on peut vouloir se soustraire.

— La pitié, Milady, est un noble sentiment que le christianisme a élevé au rang des vertus ; c'est toujours un devoir quand ce n'est pas un attrait.

— Je vous ai bien jugé, et la noblesse de votre âme m'encourage à vous demander plus encore. Achevez l'œuvre que vous avez commencée, c'est une mère qui vous en conjure ; sauvez ma fille : Dieu saura vous récompenser.

— La plus grande récompense est dans mon cœur, madame, et si je pouvais tout ce que je souhaite, ce serait bientôt à moi de vous implorer. Tenez, milady, je vais vous ouvrir mon âme : lorsque vous m'avez fait appeler, j'hésitais sur ce que j'avais à faire ; maintenant je n'hésite plus. Vous-même m'avez montré le chemin, je le suivrai. Demain, je pars, un devoir m'éloigne pour quelques jours de ces lieux, mais j'y reviendrai bientôt, et puisse-je alors combler les plus chers de vos vœux et des miens !

— Je vous confie ma fille, monsieur ; son honneur et sa vie sont entre vos mains.

— La foi du gentilhomme vous est garant de l'un, fasse le ciel que je puisse sauver l'autre !...

Fernand allait ajouter quelques mots, mais il les retint sur ses lèvres. Ses yeux seuls exprimèrent sa pensée, et milady les comprit. Elle saisit la main du jeune homme et lui dit avec effusion :

— Un jour, monsieur, nous reprendrons cette conversation à l'endroit où nous l'avons laissée.

IV.

Quelque pressante que fût la lettre de son oncle, quelque importantes que fussent les affaires dont il avait à l'entretenir, Fernand, après la conversation qu'il avait eue avec la mère de miss Anna, ne put se résigner à partir le lendemain, et, dût-il ne plus trouver son oncle à Cologne, il remit son voyage au jour suivant.

Le lendemain, en attendant l'heure à laquelle il devait revoir la jeune fille, le temps lui parut bien long. Il passa la journée à la recherche d'une distraction impossible. Sans cesse l'image de miss Anna flottait devant ses yeux, et son imagination la retrouvait à chaque détour des chemins, à chaque buisson dans les bois, à chaque bonnet de jeune fille dans le village.

Longtemps avant l'heure attendue, il était assis sur les bords de la Vesdre, et son regard inquiet interrogeait l'horizon.

Enfin Anna parut.

Sa démarche était lente et gracieuse ; à chaque pas son corps ondulait comme un jeune peuplier sous le timide effort de la brise. Une joie calme inondait son visage, et ses yeux avaient une expression douce et tranquille.

En abordant Fernand, elle lui tendit sa blanche main comme elle eût fait à un vizil ami, puis, souriant de ce sourire mélancolique qui doit être celui des anges :

— Bonsoir, mon frère, dit-elle. — Je puis bien vous donner ce nom, car bientôt vous serez mon frère. — Ma mère aussi vous a bien reconnu, et c'est elle qui tout à l'heure m'a demandé si j'avais vu mon frère aujourd'hui.

— Ce titre précieux, je l'accepte avec bonheur, répondit Fernand d'une voix émue qui laissait percer un léger accent de regret ; mais ce titre, vous le savez, me donne des privilèges, et permettez-moi d'en réclamer l'usage en vous offrant mon bras.

La jeune fille s'appuya avec confiance sur le bras du jeune homme, et tous deux suivirent en causant le sentier qui longeait la rivière.

— Ma mère, poursuivit Anna, m'a dit que vous feriez tout ce que je voudrais.

— Milady a dit vrai.

— Nous allons bien voir ; et puisque c'est moi qui commande, j'ai résolu que vous viendriez demain avec nous visiter les ateliers de la vieille Montagne.

— Demain, mademoiselle, mais cela m'est impossible.

— Impossible ! voilà comme vous êtes soumis à mes ordres ? Eh bien ! soit, remettons notre excursion à après-demain.

— Vous me voyez au désespoir d'être, pour la première fois que vous me commandez, dans la nécessité de vous désobéir. Demain et les jours suivants je ne serai pas à Chaudfontaine.

— Comment vous partez ?

— Un devoir impérieux m'oblige à m'absenter pour quelques jours.

— Et moi, pendant ce temps-là, je vais me retrouver seule... Lorsque je croyais avoir trouvé un ami et un frère, voilà déjà qu'il m'abandonne. Avec qui donc pourrai-je parler de Lui si vous partez ? Me voilà encore une fois toute seule avec mon douloureux souvenir, car ma mère... ma pauvre mère, je crains toujours de l'attrister d'avantage en lui parlant du passé.

Une larme glissa sur la joue de la jeune fille et bondit comme une perle sur sa main.

— Eh quoi ! s'écria Fernand, faut-il que mon départ soit pour vous une cause de larmes ! pensez donc que le jour du bonheur approche pour vous.

— Oui, c'est vrai, fit-elle en souriant ; mais un mois, c'est bien long ! et puisqu'il vous avait envoyé, pourquoi ne restez-vous pas ?

— Les affaires qui m'éloignent de vous ne me regardent pas seul, elles sont aussi, celles d'un bon oncle qui m'a servi de père, et, voyez, Mademoiselle, il m'attendait aujourd'hui... —

En parlant ainsi, Fernand remit la lettre de M. de Sercamp à la jeune fille qui la lut attentivement et sans en passer une seule ligne.

Vous avez raison, dit-elle, en baissant la tête, il faut que vous partiez... Quand reviendrez-vous ?

— Le plus tôt possible.

— Combien de jours cela veut-il dire ?

— Dix jours, douze jours peut-être, et si, comme j'en ai l'espoir, je puis m'échapper avant, je le ferai.

— N'oubliez pas votre promesse, n'oubliez pas surtout que c'est dans un mois qu'il revient ; et ce jour-là vous devez me donner la main pour me conduire à l'autel... Pendant votre absence, je vais m'occuper de ma toilette de mariage. Elle sera toute simple, une robe blanche avec des nœuds de rubans bleus... et sur mon front une couronne de bluets comme celle-ci... J'ai déjà commencé la broderie de mon voile ; j'ai voulu qu'il fût tout entier de ma main. Quand vous reviendrez, il sera terminé.

Fernand recueillait avec angoisse les paroles de la jeune fille, rien n'était plus triste que de l'entendre passer ainsi en revue sa toilette pour un mariage imaginaire. Fernand ne put contenir plus longtemps l'émotion qui débordait de son cœur ; il se détourna pour cacher une larme.

— Lorsque le jour sera venu, ajouta-t-elle, vous viendrez me prendre le matin à dix heures ; nous irons à cette église dont vous voyez le clocher là-bas, dans les arbres.

A ce moment la cloche du village vint à sonner l'Angelus.

— Ecoutez, dit la jeune fille, c'est la cloche du soir. Vous priez, vous autres catholiques, lorsque vous l'entendez. Apprenez-moi cette prière.

Alors, sa main dans celle du jeune homme, les yeux vers l'occident d'où le soleil saluait les collines de ses derniers rayons, au milieu de cette vallée profonde dont le silence n'était troublé que par le tintement lent et prolongé de la cloche en face du ciel et de la terre, la jeune protestante fut initiée à cette prière intime que le catholique adresse trois fois par jour à la mère de Dieu, et que l'église appelle de ce doux nom de *salutation angélique*.

Trois fois la cloche reprit son tintement plaintif, trois fois la pieuse invocation sortit des lèvres et du cœur de ces deux jeunes gens.

Lorsque la prière fut terminée, Fernand se sentit plus calme, le regard de la jeune fille brilla d'un éclat plus pur, et de son front s'était effacé le sombre voile de la tristesse.

Tous deux, les mains unies, la tête baissée, la bouche muette, reprirent lentement leur promenade. Il semblait que leurs lèvres se fussent closes pieusement sur les derniers mots de la prière.

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité du verger ; et, quittant alors le bord de la rivière, ils se rapprochèrent de la maison. Miss Anna serra vivement la main de Fernand ; et, levant sur lui son chaste et doux regard :

— Adieu, dit-elle ; soyez heureux dans votre voyage. Tous les soirs, quand la cloche sonnera, je dirai cette prière que vous m'avez apprise... Tenez, voici la fleur qui vous appartient... Regardez comme elle est jolie ! Voyez comme sa taille est fine dans son corset noir, comme les feuilles sont bien découpées, comme son bleu est pur !... C'était la fleur préférée d'Henri... Henri, c'était son nom ; mais vous, vous ne m'avez pas dit le vôtre.

— Je me nomme Fernand.

— Fernand ! c'est aussi un beau nom... Dans mes prières à la Vierge, je ne l'oublierai pas. Adieu Fernand...

— Au revoir, mademoiselle, répondit tristement le jeune homme.

Et, pressant contre ses lèvres la main de la jeune fille, il y laissa tomber une larme. Anna s'en aperçut.

— Je pleurais aussi, dit-elle, le jour où je vis Henri pour la dernière fois...

Elle s'éloigna. Du regard, Fernand la suivit à travers les arbres, et, lorsqu'il revint à la réalité, il trouva une inquiétude immense au fond de son âme...

Le lendemain avant le jour, Fernand avait quitté Chaudfontaine.

V.

Arrivé à Cologne, Fernand n'y trouva plus son oncle, celui-ci venait de partir pour Bade. Le jeune homme alla l'y rejoindre. Il comptait se rendre de là avec M. de Sercamp à Paris, où devaient se terminer leurs affaires de famille. Mais le vieillard tomba malade, et ce ne fut que dix jours après qu'ils purent se mettre en route. Une fois à Paris, Fernand aurait voulu renvoyer à un autre moment les affaires sérieuses et reprendre sur-le-champ le chemin de la Belgique. M. de Sercamp, que sa récente indisposition avait alarmé, désirait de son côté en finir au plus tôt, et retint son neveu près de lui.

— Les affaires qui doivent se terminer en une semaine demandent ordinairement six mois ; celle-ci ne prit qu'une vingtaine de jours. C'était peu, et pourtant combien ces vingt jours paraissent longs à Fernand ! Avec les dix jours perdus à Bade, c'était un mois tout entier passé loin de celle à qui il avait fait la promesse de revenir avant quinze jours.

Il fut libre enfin et partit.

Le cœur bercé entre l'espoir et l'inquiétude, il prit directement la route de Liège, où il arriva au milieu de la nuit. Rompu, brisé par un voyage précipité, il s'arrêta dans la ville et résolut d'attendre au lendemain matin pour se rendre à Chaudfontaine.

Il y avait juste un mois qu'il avait quitté ce village.

Le lendemain, dix heures sonnaient lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge ; la bonne hôtesse était venue au devant de l'étranger ; elle reconnut Fernand.

— C'est vous enfin ! s'écria-t-elle ; que Dieu bénisse votre retour !

— Et miss Anna ? dit Fernand sans répondre à ses félicitations.

— Miss Anna ? fit-elle en levant les yeux au ciel.

— Qu'est-il arrivé ? où est-elle ?

— Là, chez-elle... dans son lit...

— Malade !

— Mourante....

Fernand n'en écouta pas d'avantage. En deux bonds il avait franchi l'escalier et frappait à la porte de l'appartement. La femme de chambre vint silencieusement ouvrir et le conduisit près de milady.

Ah ! pourquoi venez-vous si tard ? s'écria la malheureuse mère en saisissant la main du jeune homme. Venez, venez vite ! qu'au moins son dernier regard rencontre des traits chéris qui appellent un dernier sourire sur ses lèvres. Venez.

Et la pauvre dame, oubliant jusqu'aux plus rigoureuses réserves de la prudence anglaise, entraîna Fernand dans la chambre de la jeune fille qui se mourait.

Quel douloureux spectacle.

Pâle comme la batiste de son chevet, Anna était étendue sans mouvement sur sa couche. Sa paupière abaissée pouvait faire croire un moment qu'elle sommeillait, mais le râle de sa poitrine oppressée et les mots entrecoupés qui sortaient de sa bouche ne permettaient pas une longue illusion.

Près du lit, étaient d'un côté le médecin, de l'autre un prêtre catholique. Le prêtre murmurait tout bas de ferventes prières. Fernand se rappela le soir de l'angelus. Si le corps allait mourir, l'âme du moins était sauvée....

Derrière le chevet du lit, la mère de la jeune fille s'était agenouillée devant un crucifix. C'était avec un étonnement profond que Fernand la regardait. Le bon prêtre s'en aperçut et comprit la pensée du jeune homme. D'une main il lui montra le ciel et de l'autre il fit le signe de la croix. — La pauvre mère disait les mêmes prières que sa fille.

Fernand s'approcha avec recueillement du chevet de la jeune fille, et d'une main timide écartant le rideau virginal, il contempla cette belle créature, naguère encore si fraîche et si vivante. Comme elle était changée ! Et cependant, malgré ces joues creuses, malgré le cercle violet qui encadrait ses yeux, bien que le mal eût étendu ses ravages sur ces membres amaigris, c'était toujours cette beauté céleste, ce front pur avec ses longs cheveux dorés. — Mais le sceau de la mort était imprimé sur ce beau visage.

A cette vue, Fernand laissa tomber sa tête dans ses deux mains et il éclata en sanglots. La jeune fille souleva sa paupière, et son regard, déjà terne, reconnut le jeune homme.

— Fernand, dit-elle d'une voix qui s'entendait à peine.

Il saisit sa main ; elle était glacée.

— Vous venez bien tard ! continua-t-elle. Il est arrivé, lui, je l'ai vu... L'heure vient de sonner, nous allons partir... Ma mère, donnez-moi ma couronne de fiancée... Elle sera pour vous, Fernand, quand le saint-prêtre l'aura bénie sur mon front....

Lady Stw... se leva, et, prenant une fraîche couronne de bluets sur un fauteuil où s'étaient inutilement le voile et la robe blanche de la mariée, elle la posa sur la tête de sa fille avec un baiser.

— Ma mère, reprit la mourante d'une voix entrecoupée, pardonnez-moi les fautes que j'ai commises, les douleurs que je vous ai causées... Fernand, donnez-moi la main, l'autel est prêt, on nous attend... Voici Henri qui vient... la prière monte vers le ciel, *Ave Maria*... Henri, ma mère... O mon Dieu ! que le ciel est beau !...

Ses lèvres remuèrent encore, mais sa voix s'éteignit.

Le prêtre approcha de cette bouche décolorée la petite médaille de la Vierge, un dernier souffle ternit l'éclat de l'argent poli... Tout était fini ; la fiancée était au ciel.

Les sanglots éclatèrent, et Fernand, agenouillé près du lit, courba son front sur une main glacée. Qui sait si, dans ce pieux recueillement, il ne vit pas l'âme de la jeune vierge monter aux cieux sur les ailes de son ange gardien ?

Le lendemain, il suivit le cercueil à l'église, et il accomplit ainsi jusqu'au bout la promesse qu'il avait faite.

Fernand recueillit pieusement le legs de la pauvre enfant, et quitta la vallée de la Vesdre après avoir fait le serment de venir chaque année prier sur une simple pierre blanche où la main du sculpteur a gravé ce nom : ANNA, et cette date, 15 AOUT.

La jeune fille était morte le jour de la fête de la Vierge.

Vous qui lisez ces lignes, peut-être avez-vous rencontré Fernand sans le connaître. Sur son front élevé, dans son regard poétique et vague, vous avez pu voir errer un nuage de tristesse : c'est le souvenir de miss Anna qui flotte encore dans sa pensée.

ALPHONSE DE CALONNE.



Histoire Véroitable et Naturelle des Mœurs et Productions DU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE, VULGAIREMENT DITE LE CANADA.

PAR PIERRE BOUCHER, ANCIEN GOUVERNEUR DES TROIS-RIVIÈRES.

CHAPITRE VIII.

NOMS DES BLES ET AUTRES GRAINS APPORTÉS D'EUROPE QUI
CROISSENT EN CE PAYS.



DANS mon voyage de France, je rencontrais quantité de personnes qui me demandaient si le blé venait en la Nouvelle-France, et si l'on y mangeait du pain. C'est ce qui m'a obligé à faire ce chapitre, pour désabuser ceux qui croient que l'on ne vit en ce pays-ici que de racines, comme on fait aux îles St. Christophe. Ils sauront donc que le blé froment y vient très-bien ; et on y fait du pain aussi beau et aussi blanc qu'en France. Les seigles y viennent plus que l'on ne veut : toute sorte d'orges et de pois y croissent fort beaux, et l'on ne voit pas

de ces pois verveux pleins de cosson, comme on en voit en France ; les lentilles, la vesce, l'avoine et mil, y viennent parfaitement bien ; les grosses fèves y viennent bien aussi ; mais il y a de certaines années qu'il y a de grosses mouches qui les mangent, quand elles sont en fleur. Le blé sarrasin y vient aussi ; mais il arrive quelquefois que la gelée le surprend avant qu'il soit mûr. Le chanvre et le lin y viennent plus beaux et plus hauts qu'en France.

Les grains que cultivent les sauvages, et qu'ils avaient avant que nous vinsions dans le pays, ce sont gros mil ou blé-d'Inde, faizoles ou haricots, citrouilles d'une autre espèce que celles de France ; elles sont plus petites, et ne sont pas si creuses ; ont la chair plus ferme et moins aqueuse, et d'un meilleur goût. Du tournesol, de la graine duquel ils font de l'huile qui est fort délicate, et de très-bon goût. De l'herbe à la reine, ou petun, dont ils font leur tabac ; car les sauvages sont grands fumeurs, et ne se peuvent passer de petun. Voilà en quoi consiste la culture des sauvages.

Toutes sortes de naveaux et rabioles, betteraves, carottes, panais, cerfisia et autres racines, viennent parfaitement, et bien grosses. Toutes sortes de choux y viennent aussi en leur perfection, à la réserve des choux à fleur que je n'y ai point encore vu.

Pour des herbes, loselle, cardes de toutes façons, asperges, épinards, laitues de toute sorte, cerfeuil, persil, chicorée, pim-buglose, et généralement toutes sortes d'herbes qui croissent dans les jardins de France ; les melons, les concombres, les melons d'eau et callebasses y viennent très-bien.

Pour des fleurs, on n'en a pas encore beaucoup apporté de France, si non des roses, des œillets, tulipes, lys blancs, pas-

Voir les livraisons d'août et septembre.

ses-roses, anémones, et pas-d'alouette qui font tout comme en France.

Pour les herbes sauvages, je n'entreprendrai pas de vous en décrire ici les noms, sinon de quelques-unes les plus communes qui se rencontrent ici dans les bois. Le cerfeuil a la feuille plus large que celui de France, a la tige beaucoup plus grosse, et est d'aussi bon goût. L'ail est plus petit que celui de France ; il y croit force petits oignons façon de cives le long du grand fleuve. Il y a de la passe-pierre et du persil sauvage, qui ressemble tout à fait au persil de Macédoine : il y a de l'angélique dans des prairies, et le pourpier vient naturellement dans les terres désertées sans y être semé ; mais il n'est pas si beau que celui que nous cultivons : il se trouve dans les prairies d'une herbe qu'on appelle voisseron, qui fait d'excellent foin, aussi bien qu'une autre qu'on appelle pois sauvages : il n'y en a plus vers les Trois-Rivières et Mont-Royal, où il n'y a point de reflux que vers Québec. Le houblon y vient aussi naturellement, et on en fait de très-bonne bière. La cigue y croît à merveille, aussi bien que l'ellébore : le capillaire y croît en abondance ; il se trouve de plusieurs sortes de fougère, des orties dont on fait du fil et de très-bons cordages, du mélilot, des roseaux et joncs le long des rivières.

Il y a aussi quantité de sortes de fleurs, dont les plus considérables sont celles-ci, des martagons qui sont jaunes ; des roses sauvages qui ne sont point doubles ; une autre fleur rouge qu'on nomme cardinale ; une espèce de lys, du muguet, des violettes simples et qui ne sentent rien. Je ne sais point le nom des autres ; mais ceux qui ont été aux Iroquois m'ont dit, que c'est chose admirable de voir la quantité et la diversité des belles fleurs qui s'y trouvent.

CHAPITRE IX.

DES SAUVAGES DE LA NOUVELLE-FRANCE ET DE LEUR
FAÇON DE VIVRE.

Tous les sauvages de la Nouvelle-France, sont quasi tous les uns comme les autres, particulièrement pour les habillements et leurs costumes ; mais comme ils sont différents en leurs façons de vie et en leurs langages, nous les distinguerons en deux, à quoi se rapportent toutes les nations de ces pays-ici : savoir, l'Algonquien et la Huronne ; toutes les nations qui habitent le côté du nord, tant bas que haut, sont tous Algonquins, et ne diffèrent pas beaucoup de langage, sinon comme le Poitevin diffère du Provençal ou du Gascon ; du côté du sud il y a encore les Abnquois, les Acadiens, les Socoquois, et toute la nation du Loup, qui tiennent plus de l'Algonquin que du Huron.

En haut les Outaouac, les Nez-percés, et toutes ces autres grandes nations, parlent presque tous Algonquin.

D'autre côté la nation du Petun, la nation Neutre, tous les Iroquois, les Andastoe, parlent la langue Huronne, quoique les dialectes soient beaucoup différents, comme l'Espagnol, l'Italien, le Français diffèrent du Latin. Mais entre la langue Huronne et l'Algonquien, il y a autant de différence que du Grec au Latin.

Les Algonquins sont errants, et ne vivent que de chasse et de pêche, ne savent ce que c'est de cultiver des terres ; et universellement toutes les nations qui ont rapport à la langue

Algonquins. Au contraire, les Hurons, Iroquois et toutes les nations qui ont rapport à la langue Huronne, sont sédentaires, ont des bourgades, font des champs, cultivent la terre, trafiquent chez les autres nations, sont plus policés, ont comme des officiers parmi eux pour toutes sortes de choses.

Faisons la description de la vie des Algonquins, après quoi nous parlerons de celle des Hurons.

L'Algonquin, comme j'ai dit, est errant et vit de chasse et de pêche; et pour cet effet ils ont de petits vaisseaux, que l'on appelle ici canots, faits d'écorce de bouleau, et renforcés par dedans de demi-cercles de bois de cèdre: cela est fait si prodigieusement qu'un homme seul porte aisément un de ces petits vaisseaux, quand il est question de traverser les bois, pour aller d'une rivière à une autre; et cependant il s'y embarque, lui, sa femme et ses enfans, ses armes, sa maison et le reste de son bagage. Il y a de ces canots de deux, de trois, de quatre et de cinq brasses.

Leurs maisons consistent d'ordinaire en trois écorces de bouleau, qui ont environ chacune une aulne de large, et trois à quatre aulnes de long, qui se plient comme fait un tableau quand il sort de chez un peintre: ils étendent ces écorces le soir quand ils sont arrivés, sur trois ou quatre perches en rond, qui vont en pointe vers le haut, en sorte que la cabane est ronde, large par en bas, et rétrécissant par le haut. C'est d'ordinaire la femme qui fait la cabane, qui décharge le canot, allume le feu, et dispose le souper, pendant que l'homme va faire un tour dans le bois, à voir s'il ne trouvera rien à l'entreprendre. La femme doit aussi disposer le lit, allant couper la che un paquet de branches de sapin, qu'elles étendent sur la terre pour se coucher; c'est elle qui doit couper et apporter tout le bois nécessaire pour la maison. Quand les hommes ont tué quelque animal, c'est aux femmes à aller quérir la viande: car elles leur servent comme des porte-faix, elles écorchent les animaux, elles en étendent et font sécher les peaux, elles les passent après pour s'en couvrir; car nos sauvages ne vont pas nus, comme font ceux qui sont du côté des îles St. Christophe, seulement ils ne se couvrent point les bras, sinon quand il fait grand froid.

Les sauvages généralement parlant, tant hommes que femmes, sont fort bien faits; et on en voit fort peu parmi eux qui aient des défauts de nature, comme d'être louches, bossus, boiteux, à moins qu'il ne leur soit arrivé par accident.

Ils sont basanés, les enfans qui naissent sont blancs comme des Français, et cette couleur basanée ne leur vient qu'avec l'âge. Les hommes n'ont point de barbe, ils ont tous les cheveux noirs et gros, tant hommes que femmes, se les graissent fort souvent. Les Algonquins les portent d'ordinaire forts longs.

Ils sont naturellement timides, cruels, dissimulés, complaisans, ingrats, surtout les Algonquins, hardis demandeurs: mais le plus grand mal que j'y vois, c'est qu'ils sont extrêmement vindicatifs, et garderont vingt ans le dessein de se venger, sans le faire paraître; cependant ils cherchent toujours l'occasion d'avoir quelque prétexte qui les mette à couvert. Ce n'est point leur coutume de faire paraître leurs rancunes ouvertement, comme de se battre à la rencontre, ou seul à seul, comme on fait en Europe. Un homme serait odieux parmi eux qui l'aurait fait; et comme ils sont heureux d'avoir occasion de faire pièce à leurs ennemis, et être à couvert, c'est une des causes qui les rend si passionnés pour s'enivrer, estime que quand ils ont frappé ou tué quelqu'un dans leur ivresse, cela ne leur est point à déshonneur, disant que c'est la boisson qui l'a fait et non pas eux; cependant ils volent de la joie dans leurs cœurs de s'être vengés: de là vient que les sauvages ne boivent quasi jamais que pour s'enivrer, et ensuite faire pièce à quelqu'un qui leur aura rendu quelque déshonneur, ou pour assouvir quelque autre passion brutale. C'est ce qu'a fort bien reconnu monsieur notre évêque, et ce qui l'a rendu si zélé à s'opposer à ceux qui donnaient de la boisson aux sauvages, dont ils s'enivraient incessamment, et d'où

naissaient des désordres funestes, que la piété des gens de bien ne pouvait supporter: car il est très certain que les sauvages ne boivent point par délicatesse, ni par nécessité; mais toujours pour quelque mauvais dessein: et cela est tellement vrai, qu'on n'avait jamais vu, ni entendu parler parmi les sauvages, des maux qui se sont faits depuis qu'on leur a donné de ces boissons enivrantes: car les sauvages de leur naturel ne sont point capables de grandes malices, comme sont les Européens; ils ne savent ce que c'est que de jurer. Quoiqu'il y en ait parmi eux quelques-uns qui soient larrons, ils ne déroberont jamais avec effronterie, ni même avec adresse, du moins les Algonquins, quoiqu'ils ne manquent pas d'esprit.

Ordinairement tous les sauvages ont l'esprit bon, et il est bien rare de voir parmi eux de ces esprits bêtes et grossiers, comme nous en voyons en France parmi les paysans. Ils craignent plus une réprimande de leurs parents ou de leurs capitaines, que l'on ne fait en Europe les roues et les gibets; car vous ne voyez point de désordre parmi eux, quoique les pères et les mères n'aient point de châtement pour leurs enfans, non plus que leurs chefs pour leurs inférieurs, que des paroles de réprimande; et j'en ai vu qui se sont empoisonnés; d'autres se sont pendus, ou pour avoir reçu, ou de peur de recevoir une correction de leurs parens, ou de leurs capitaines, et cela pour quelques petites fautes qu'ils avaient fait. C'est d'où vient que quand il s'est fait un meurtre, on ne s'en prend point à celui qui l'a fait, mais aux capitaines, qui sont obligés de satisfaire aux parents du défunt; et comme la satisfaction est considérable, et que cela donne de la peine au capitaine, cela donne une telle confusion à celui qui a fait le mal, que quoiqu'on ne lui dise rien, il se bannit ordinairement le reste de ses jours, et cela retient tous les autres en bride.

Ils respectent beaucoup leurs capitaines, et leur obéissent promptement, surtout quand ils ne sont pas vicieux: car quand ils le sont, ils les méprisent fort, disant, qu'un homme qui ne peut pas se commander soi-même est incapable de commander autrui.

Ils ne sont point d'ordinaire avaricieux; cela vient de ce qu'ils ne se soucient pas de rien amasser, (particulièrement les Algonquins) qui vivent au jour la journée: ils n'ont point de soin.

La libéralité parmi eux est estimée; c'est d'où vient que les capitaines sont ordinairement plus pauvres que les autres: car quand ils commencent à paraître, ils donnent tout, pour attirer l'affection de leurs gens, qui par après leur font plusieurs présents, et les nourrissent quand ils commencent à vieillir.

Ils ne sont point plus braves les uns que les autres, les meilleurs chasseurs sont les mieux accommodés.

Ils ne savent ce que c'est de se faire servir, chacun se sert soi-même.

Le métier des hommes Algonquins, c'est d'aller à la chasse, à la pêche et à la guerre, en traite aux nations éloignées, et d'escorter les femmes quand elles vont en des lieux dangereux, faire les canots, et voilà tout; pour le reste ce sont les femmes qui le doivent faire.

Quand ils vont en voyage, et que leurs femmes vont avec eux, la femme nage dans le canot aussi bien que l'homme. En voilà assez dit des Algonquins.

Venons maintenant à une vie et des coutumes bien différentes qu'ont les nations de la langue Huronne, tels que sont tous les cantons des Iroquois. Ils sont sédentaires, comme j'ai déjà dit, et bâtissent des bourgades. Ce sont les hommes qui font les palissades et les cabanes, qu'ils font en forme de berceau, fort haut et large; couvert depuis le haut jusqu'au bas de grosse écorce de frêne ou d'orme: les meilleures de ces cabanes sont couvertes d'écorces de cèdre, mais elles sont plus rares.

Ils abattent du bois, et désertent pour faire des champs. Quand le bois en est brûlé, c'est aux femmes à les ensemen- cer; car ce sont les femmes qui font toutes les semences, cer-

clent le blé et en font la récolte : ce sont elles qui le moulent, autrement le pilent : car les sauvages n'ont jamais eu l'usage des moulins ; l'ayant réduit en farine, elles en font du pain, ou une espèce de bouillie avec de l'eau et quelque assaisonnement, lorsqu'ils en ont, ce qu'ils appellent sagamité : car les femmes sont les cuisinières et les boulangères.

Les hommes travaillent encore à faire des canots, des armures et des rets ; mais ce sont les femmes qui filent le fil : les hommes tiennent les conseils, délibèrent des affaires, c'est-à-dire ceux qui sont de naissance pour cela ; car les capitaines viennent de père en fils, et entrent au conseil lorsqu'ils sont en un âge mûr, et qu'ils ont montré avoir l'esprit bien fait.

Ce sont les hommes qui vont à la chasse, à la pêche, et à la guerre : les Iroquois ne vont point en traite chez les autres nations sauvages, car ils sont hais de tous : les Hurons y allaient fort, et trafiquaient quasi par tout le pays.

Les hommes s'occupent encore à faire des plats et des cuillères de bois. C'est aussi eux qui font les champs de tabac, et les calumets ou pipes qui leur servent à fumer : les femmes font les pots de terre, comme aussi quantité de petits ouvrages propres à leurs usages, que je ne décrirai point pour n'être connus en France. Elles servent de porte-faix, et il faut que ce soit elles qui portent tout ce qu'il y a à porter.

J'ai appris depuis peu que les Iroquois et les Iroquoises se font servir par leurs esclaves, qu'ils ont en grand nombre tant d'hommes que de femmes.

CHAPITRE X.

CONTINUATION SUR LE MEME SUJET, CONCERNANT LE MARIAGE DES SAUVAGES.

Disons un petit mot de leurs mariages. Lorsqu'un garçon a dessein d'épouser une fille, il la va voir, il la caresse, mais jamais avec indécence, ce serait un crime parmi eux ; il lui parle en particulier, et quand il l'a enfin gagnée, il lui fait des présents de ce qu'ils ont de plus rare ; et quand tout est d'accord, il va demeurer dans la cabane de la fille, car la femme ne va point demeurer chez le mari, mais le mari chez la femme.

Parmi les Hurons, un mariage n'est pas tenu pour un véritable mariage, mais plutôt pour débauche, si les père et mère du jeune homme n'ont été demander aux parents de la fille celle qu'ils désirent avoir pour femme à leurs enfants ; ce qui se fait donnant quelque riche présent aux parents de la fille.

Ils demeurent quelquefois longtemps ensemble devant que de consommer le mariage : et l'on dit une chose admirable des Algonquins, qui est, que souvent ils demeurent un an et d'avantage, avant que de consommer : il ne se passe rien parmi eux qui ne soit dans l'honnêteté, et rien de dissolu dans ces rencontres, quoiqu'ils soient naturellement grands railleurs, et qu'ils aient plusieurs mots à double entente, mais ils ne s'en servent pas dans ces rencontres.

Quoique la polygamie ne soit pas défendue parmi eux, rarement voyez-vous un homme avoir deux femmes, surtout parmi les Hurons et les Iroquois : car cela se rencontre quelquefois chez les Algonquins.

Le divorce n'est point une chose odieuse chez les sauvages, un homme pouvant répudier facilement sa femme, et la femme son mari, (j'entends parler de ceux qui ne sont point chrétiens) cela se fait sans bruit : car quand la femme répudie son mari, elle n'a qu'à lui dire qu'il sorte de sa maison, et il s'en va sans rien dire autre chose, et y laisse tout ce qu'il y a apporté, à la réserve de ses habits. Tout de même, si le mari veut répudier sa femme, il se retire après lui avoir déclaré qu'il la quitte : s'ils ont des enfants, ils demeurent chacun est sur ses gardes, s'empêchant de donner du mécontentement à sa partie, crainte de l'obliger à la séparation.

Ils ne sont pas beaucoup sujets à la jalousie, surtout le Iroquois.

Ils ont des jeux parmi eux de diverses sortes, les plus communs sont les jeux de paille, et le jeu du plat, et un troisième qu'ils nomment paque-sen.

Ce jeu de paille se fait en effet avec de petites pailles qui sont faites exprès, et qui se partagent en trois, comme au hasard, fort inégalement. Nos français ne l'ont pu encore bien apprendre, il est plein d'esprit ; et ces pailles sont parmi eux, ce que les cartes sont parmi nous.

Le jeu du plat sont neuf petits os plats et ronds comme des noyaux de pêche, que l'on aurait lissés et aplatis, qui sont noirs d'un côté, et blancs de l'autre, que l'on remue et que l'on fait sauter dans un grand plat de bois, qu'enfin on arrête en frappant la terre, le tenant avec les deux mains : la perte ou le gain dépend d'un certain nombre qui se trouve tout d'une couleur.

Le jeu paquessen est presque la même chose, sinon qu'on jette ces petits os en l'air avec la main, retombant sur une robe étendue en terre, qui sert comme de tapis ; le nombre tout d'une couleur fait la perte ou le gain.

Ils se festinent aussi les uns les autres, la façon est telle. Celui qui veut faire le festin fait mettre une grande chaudière sur le feu, ou deux, ou trois, selon le monde qu'il veut traiter : dans lesquelles chaudières, on met de la viande ou du poisson, et ensuite de la farine de blé d'Inde ; quand cela cuit, celui qui fait le festin envoie convier ceux qu'il désire qui y soient : ils y viennent avec un plat et une cuillère. Ils entrent dans la cabane sans dire mot, et s'arrangent sur leurs derrières comme des guenons : cependant le maître du festin chante toujours jusques à ce que tous les conviés soient entrés, car il ne leur fait aucune cérémonie : alors il prend la parole et dit, je fais festin : que s'il désire gratifier et faire honneur ou à son fils ou à quelqu'autre, il le déclarera, disant, c'est un tel qui fait festin : alors tous les assistants répondent un certain hô, qui est comme une espèce de remerciement : il continue et dit, il y a tant de chaudières, selon le nombre qu'il y aura : on lui répond encore hô : c'est d'une telle viande, et tuée par un tel : à chaque article on fait toujours la même réponse hô ; et ainsi consécutivement il déclare tout ce qu'il y a dans le festin, et on répond toujours la même chose, hô, hô.

Ensuite il dit, je souhaite qu'un tel nombre de vous autres chante, un tel, un tel, et un tel : et souvent il commence le premier à chanter, et les uns après les autres chantent jusques au nombre qu'il a souhaité.

La personne qui chante se lève, faisant diverses postures et gestes en chantant. Cette façon de chanter n'est point harmonieuse, avec douceur, mais elle est comme de gens qui s'excitent à la colère, et même ils font quelquefois des signes de frapper : ils raconteront dans ces chansons martiales, leurs prouesses, et les hommes qu'ils ont tué en guerre, ou les desseins qu'ils ont d'aller en guerre pour venger la mort de quelqu'un de leurs parents, ou de quelque homme considérable. Ce qui les y engage par honneur ; et souvent ceux qui suivent à chanter, s'engagent en chantant à les suivre à la guerre, et à mourir avec eux.

Après que tous ont chanté on dresse la chaudière, c'est-à-dire qu'on prend les plats d'un chacun, et on met de la sagamité dedans ; s'il y a de la viande, on en distribue à chacun de ceux qu'on désire honorer et gratifier un morceau ; les morceaux les plus délicats sont pour les capitaines ; celui qui fait festin ne mange point, mais il chante pendant que les autres mangent. Si ce sont des Algonquins, ils peuvent emporter leur plat de sagamité chez eux ; mais chez les Iroquois et Hurons, cela n'est pas permis, il faut tout manger ce qui vous est servi, c'est d'où vient qu'ils portent des plats fort petits : car on n'ose pas sortir de la cabane avant que d'avoir vidé son plat, à moins que de faire quelque petit présent au maître du festin, un couteau, une alène, un pain de petun.

et d'Eu; les groupes étranges de saint Firmin et de saint Jean, et la chaire si légèrement portée par les Vertus théologiques.

Le cardinal Jean Delagrance, ministre de Charles V; le chanoine Delamorlière, auteur des *Antiquités d'Amiens*; le chantre de *Vert-Vert*, Gresset, et le colonel espagnol Hernand Teillo, reposent dans la basilique amienneuse. Voici l'histoire de ce dernier, triste chapitre de la nôtre.

Henri IV faisait sa grande guerre à Philippe II, roi d'Espagne. Le colonel Teillo vint avec ses Castillans assiéger Amiens. Après avoir inutilement employé la force, il eut recours à la ruse, et prit les soldats français par leur faiblesse. En parcourant un jour les villages voisins, un cavalier espagnol remarqua que tous les paysans oubliaient les maux de la guerre en jouant aux noix. Il en acheta un grand sac, l'apporta sur son cheval au colonel et lui dit: Voici de quoi prendre Amiens! Le colonel lui promit un sac d'argent s'il réussissait, et lui donna une poignée d'hommes déterminés pour exécuter son stratagème...

Le soir même, les Espagnols, armés de leurs provisions de noix, vont rôder près de la porte de la ville. Ils y répandent adroitement les noix fallacieuses, et voient de leur embuscade les gardes amiennois s'élançant sur l'étrange appât, d'abord un par un et avec précaution, puis en plus grand nombre et à plus grande distance, puis tous enfin, au mépris de leur consigne et de leur propre sûreté... Les Espagnols profitent du moment, culbutent leurs ennemis épars, arrivent à la porte sans défense, s'en emparent d'un coup de main, font un signal convenu... et bientôt la ville entière, inondée de Castillans, se croit trahie et tombe en leur pouvoir.

Henri IV vint en personne arracher sa conquête au colonel Teillo; mais cette proie, qui n'avait coûté qu'un sac de noix à celui-ci, coûta au roi de France un long siège, des prodiges de valeur et des sommes considérables.—Ventre saint-gris! dit le Béarnais aux Amiennois, en rentrant au milieu d'eux, ne vous amusez plus aux bagatelles de la porte!

P.-C.

(Musée des Familles.)

LA VIPÈRE.

MŒURS CORSES.



A tombe des Braccioli est creusée au sommet d'une hauteur d'où l'on domine, à une immense distance, la ceinture bleue de l'île de Corse.

Au large scintille et miroite, sous la brise, sous les rayons du soleil, la Méditerranée, chargée de voiles joyeuses qui glissent vers les rives de France ou d'Italie, ou vers l'Afrique algérienne.

Au large le mouvement et la vie.

A terre l'immobilité, le silence, la mort.

Un étroit plateau borné par de profonds massifs d'arbres funèbres; un rempart de broussailles, de hauts chardons, des ronces, des épines chevelues, des amas de feuilles desséchées; — tel est le premier plan, sombre rideau qui découpe sur le ciel et la mer une silhouette anguleuse.

Mais entre le profil sévère du site et le lointain horizon, rien: pas une échappée de vue qui repose l'œil, pas une clairière, pas un promontoire, pas un champ, pas un toit; rien, si ce n'est le vide; rien, si ce n'est une solitude morne comme la haine, sinistre comme le désespoir.

Et au ras du sol, dix dalles épaisses, rangées l'une à côté de l'autre, recouvrent une seule fosse; sur ces dalles on ne lit qu'un nom, nom fatal: BRACCIOLI.

Tous ceux qui l'ont porté depuis cent ans sont morts par le fer, par le plomb, par le poison ou par le feu, tous victimes de la vengeance des Foscara.

Sur le bord de la mer il existe un autre tombeau de famille où reposent les victimes des Braccioli.—C'est celui où Piétro Foscara fit enterrer Marco Foscara, son père, dix ans avant le jour où ce simple récit commence.

Ce jour-là, un soleil ardent frappait les dix dalles de pierre et calcinait la fourrure moussue du granit. D'entre les fentes de ses domaines, se dressa sur la queue, et d'un regard vif embrassa rapidement l'étroit plateau. Sa langue grise et fourchue s'agitait en même temps.

L'animal vit qu'il était seul, bien seul sur la tombe dont il semblait être le génie familier.

Le serpent est l'emblème de la discorde, de la haine, de la vengeance, de la trahison. Il mord par derrière; sa morsure est envenimée. Le serpent est le symbole du mal. Pour perdre l'homme, le tentateur emprunta la forme du serpent.

Si l'on vante la prudence du serpent, il faut vanter la prudence du crime.

La vipère du tombeau était seule dans son désert. Elle ne craignait plus d'affronter la lumière; la chaleur l'attirait; elle s'étendit sur la pierre brûlante avec une sorte de volupté. Puis elle se reprit à ramper, non plus avec une lenteur défilante, mais en ondulations rapides; ses anneaux se déroulèrent; ses écailles brillèrent au soleil comme un fourreau d'acier.

Enfin, fût-ce par hasard, fût-ce par instinct, à cause de la disposition tumulaire de la dalle du milieu, la vipère se leva en cercle autour du nom des Braccioli.

Dans la tombe des Braccioli une vipère, image de leurs haines, vivait, comme si leurs haines eussent survécu. Et cette vipère qui, tout à l'heure, se tordait parmi leurs ossements, humide encore de l'humidité de leur sépulchre, se réchauffait maintenant au soleil du dieu de paix, en enlaçant dans ses replis le nom des vengeurs.

Quelque serpent semblable habitait-il les tombeaux des Foscara?... Nul ne le sait;—mais la *vendetta*, reptile plus empoisonné, habitait le cœur de Piétro.

C'était pourtant un vaillant et généreux garçon que le dernier Foscara, le plus hardi chasseur de la montagne, brave, charitable, loyal. A plus de dix lieues aux alentours, on le citait comme tel.

Au moment du danger, il était toujours le plus intrépide. Il s'était signalé par vingt tentatives téméraires. Sur les sommets escarpés de l'île, Piétro avait maintes fois arraché à la mort ses compagnons d'aventures. Au péril de ses jours, il retira des flammes une famille dont la cabane brûlait.

Tout récemment encore, il avait sauvé les passagers d'un navire naufragé à la côte.

Sa maison était hospitalière, sa bourse ouverte à toutes les infortunes.

Mais son père Marco, en mourant, lui avait fait jurer haine implacable à la race des Braccioli.—Cet horrible serment l'in-

quiéta durant quelques années ; peu à peu, néanmoins, l'impression s'atténua, car le dernier Braccioli avait péri dans l'affreux combat qui mit fin aux jours de Marco.

La sombre histoire des deux familles, dont la lutte dura plus d'un siècle, s'était transformée en légende.

— A diverses reprises, disaient les braconniers du canton, la guerre avait semblé apaisée ; mais tout à coup arrivait un jour où quelque enfant oublié se trouvait d'âge à la rallumer ; les massacres se renouvelaient alors ; la vendetta moissonnait une génération de plus.

Ainsi, entre autres exemples, une certaine Giulia Braccioli, épargnée au berceau par les Foscara, pénétra chez eux le soir d'une fête de famille. A l'aspect de la jeune fille, elle n'avait pas vingt ans, les convives irrités se levèrent :

— *Vendetta !* cria-t-elle, vous êtes tous empoisonnés par Giulia Braccioli !

Les stylets fendirent l'air ; Giulia parvint à s'évader, quoique blessée, et survécut. Plus tard, elle voulut que son mari épousât sa vendetta en prenant son nom.

Or, le Braccioli qui avait péri sous les coups de Marco Foscara, en le frappant de mort lui-même, était le petit-fils de cette Giulia dont les cendres étaient bien capables d'engendrer une vipère.

Et maintenant de la race ennemie restait encore une fille du nom de Bianca.

Sauvée par un vieux prêtre, elle avait échappé au massacre ; elle était en France, disait-on ; elle avait changé de nom, sans doute ; peut-être même était-elle morte.

Piétro ne pouvait songer à cette Bianca sans frissonner.

— Oh ! combien je serais heureux d'apprendre qu'avec elle s'est à jamais éteinte la race maudite des Braccioli !... Alors, enfin, je choisirais une compagne parmi les familles que ne trouble aucune vendetta héréditaire... ; alors, enfin, je pourrais vivre pour aimer ! je ne serais plus exposé à me souiller d'un crime. Car je ne trahirai point mon serment ! Je suis Foscara, je suis Corse... Malheur à Bianca Braccioli, si j'ai le malheur moi-même de la retrouver jamais ! malheur à elle et malheur sur moi ! J'ai juré par la mémoire de ma mère, que s'n aïeul a tué, j'ai juré de ne faire grâce à personne ; mon père m'en a imposé le devoir. Mon Dieu ! le monde n'est-il donc point assez grand pour Bianca Braccioli et Piétro Foscara ? Venger ! tuer ! assassiner !... J'ai horreur de cette loi de sang ! — Par bonheur, se disait encore Piétro, mon serment ne m'oblige pas à chercher Bianca Braccioli ! Qu'elle me trouve, qu'elle me poignarde la première, mais que je ne sois pas contraint de la frapper !...

Piétro Foscara pensait de la sorte ; et puis, comme nul ne savait ce que Bianca était devenue, il se rassurait, il oubliait, en faisant le bien, la hideuse menace suspendue sur sa vie.

Malgré tout cela, pourtant, la vendetta corse régnait au fond de son cœur ; — telle régnait la vipère au fond du tombeau des Braccioli.

Et de même que la vipère était sortie des entrailles du sépulchre pour se repaître de soleil, de même la vendetta devait bientôt se dérouler pour se repaître de sang.

Un bruit se fit entendre sur les feuilles sèches. La vipère dressa la tête. Une jeune fille vêtue de blanc s'avancait vers la tombe. La vipère disparut, mais elle ne put rentrer dans la fosse mortuaire.

Bianca s'était agenouillée sur la fente même des dalles. L'innocence avait mis en fuite le serpent : la piété l'empêcha de regagner sa retraite.

Tandis que Bianca priait sur la tombe de ses pères, le repêtil, emblème de discorde et de haine, s'en éloignait effrayé. Il s'enfuyait à travers les broussailles, dans le plus épais du massif.

Elle avait dix-huit ou dix-neuf ans, des traits purs sur lesquels était répandue une expression de suave candeur. Comme bien peu elle ressemblait à son implacable bis-aïeule Braccioli, dont les manes reposaient sous ses pieds !

Sa prière était comparable à un céleste parfum : sa prière montait vers le ciel sur les ailes des anges, étonnés de voir un ange comme eux prosterné en ce lieu maudit.

Bianca ne jugeait pas, elle priait.

Elle ne connaissait que trop, hélas ! les règles inflexibles de la vendetta ; elle plaçait son espoir dans la miséricorde et la justice divines :

— Ils avaient été élevés à croire que la vengeance est sacrée !... disait-elle. Ils méconnaissent, ô mon Dieu ! votre loi d'amour et de pardon !... Mais combien d'entre eux se sont repentis à la dernière heure ? Combien d'autres étaient tellement aveuglés, par les préjugés farouches de leur pays, qu'ils ont mérité, mon Dieu, votre pitié paternelle !...
« Quelles qu'aient été leurs erreurs ou leurs fautes, Seigneur ; ils sont mes ancêtres, mes parents. Et vous-même avez commandé : « Père et mère honoreras. »

Mon père et ma mère dorment sous ces dalles. Vous m'avez faite heureuse, merci ; je viens ici vous rendre grâce de vos bontés et vous demander pardon pour eux. Des enfants innocents gisent confondus dans la poussière avec ceux qui furent coupables. Ces enfants de mes pères imploreront aussi votre inépuisable clémence... »

Ainsi priait Bianca Braccioli ; et ses yeux levés vers le ciel étaient remplis de saintes larmes.

Bianca, emmenée de la Corse par un prêtre qui protégea son enfance, élevée en France dans une famille chrétienne, nourrie des préceptes de l'Évangile, avait appris à abjurer toute inimitié. Elle ne conservait aucune haine pour les ennemis invétérés de sa famille.

Fiancée, maintenant, avec un jeune Français digne d'elle, elle accomplissait un pèlerinage sacré sur la tombe des Braccioli.

Peu de jours auparavant, elle était arrivée en Corse, non sans dangers, car le navire qui la portait se brisa sur les récifs ; mais un intrépide chasseur de la côte la retira des flots, elle ainsi que le vieux prêtre qui l'accompagnait.

Ce vieillard, le même qui l'avait autrefois sauvée, souffrait encore des suites du naufrage ; il ne put la conduire lui-même jusqu'au tombeau des Braccioli. Un petit pâtre de la montagne lui servit de guide, mais aux approches du plateau maudit, l'enfant n'osa pas s'avancer davantage, il avait étendu la main en disant :

— C'est là !...

Bianca gravit seule les aspérités du chemin, en s'ouvrant un passage à travers les ronces.

Elle demandait à son père et à sa mère de bénir son union prochaine.

La foi, l'espérance et la charité la couronnaient d'une triple auréole.

Un cliquetis strident retentit derrière les cyprès.

Bianca n'entendit rien. Elle priait pour les Braccioli et pour les Foscara, leurs meurtriers.

Le canon d'un fusil s'abaissa lentement vers la jeune fille.

.....

Alors la vipère égarée serpentait sous le gazon, loin des dalles brûlantes, loin du sépulchre glacial.

Piétro Foscara, qui tenait en joue la dernière Braccioli, était pâle comme un spectre. Il tremblait en maudissant sa destinée.

A quoi bon expliquer comment un misérable hasard lui apprit le retour de Bianca dans l'île de Corse ?

Pendant trois jours entiers, il avait hésité avec désespoir ; pendant trois nuits cruelles, il n'avait point clos la paupière.

La vendetta, son serment, le crime qu'il croyait devoir commettre, lui inspiraient tour à tour une égale horreur.

— Assassin ou parjure !... parjure envers mon père mourant !... »

Il était Corse, il était Foscara ; il prit son fusil et partit pour la montagne.

Quiconque eût rencontré le vaillant chasseur ne l'eût pas reconnu. Le remords avait creusé son regard et assombri son front.

Bianca Braccioli priaît sur une tombe.

— Mon serment nie fera homicide, pensa Piétro, mais non pas sacrilège ; j'attendrai !...

Ses cheveux se hérissèrent, son cœur se desséchait dans sa poitrine.

— Je voudrais être foudroyé à l'instant !... Je voudrais être mortellement frappé avant que cette pauvre enfant ne se relève pour mourir !...

Bianca, toujours agenouillée, se tourna du côté où était caché Piétro. Piétro la vit belle et pure, les yeux baignés de pleurs bénits.

— Malédiction sur moi !... C'est elle que j'ai préservée du naufrage !... Ne l'ai-je donc arrachée aux vagues que pour être obligé de l'assassiner ici !...

Le fusil à l'épaule, les doigts sur la gachette au moment d'immoler une victime innocente, Piétro Foscaro n'osait invoquer le ciel, il n'osait demander un miracle ; il fut tenté de se donner la mort.

Mais il avait fait serment de tuer la dernière Braccioli, non de se tuer lui-même.

Pour se rendre impitoyable, il murmura le mot de *vendetta*, il se représenta son père au lit de mort, il se répéta que sa mère avait péri victime d'un guet-apens des Braccioli ; il fixa ses regards sur la tombe des assassins héréditaires de sa famille ; il voulait s'enivrer de rage...

Des pleurs généreux baignaient ses paupières.

— Et il entendit Bianca qui priaît pour les Foscaro, pour ses ennemis à elle !

— La tuer !... la tuer à la fleur de l'âge ! assassiner une jeune fille si belle, si pieuse, si digne d'être aimée !... O Bianca ! pourquoi es-tu née Braccioli ?... Ta douce et sainte voix me pénètre... je sens que je t'aime !

Bianca s'était levée ; elle abaissa son voile, et pensive, elle resta immobile un instant sur la dalle du milieu.

— Il est temps !... il est temps !... disait le génie du meurtre au dernier des Foscaro.

La noble fille allait s'éloigner.

— Qu'elle meure donc ! répondit Piétro à l'ange des ténèbres. Qu'elle meure pour monter au ciel !... Et ensuite moi, damné que je suis, je mourrai pour l'enfer !...

Un cri perçant arraché par la douleur physique, et la détonation d'une arme à feu retentirent coup sur coup.

Bianca Braccioli se retourna ; elle se précipita dans les broussailles du côté d'où partait le cri d'angoisse.

Elle vit un jeune chasseur aux prises avec une énorme vipère qui lui déchirait la jambe. Elle courut à son secours.

Ce fut Bianca qui écrasa la tête du reptile.

Piétro Foscaro s'était évanoui tenant à la main son fusil fumant encore.

Au moment où Piétro désespéré allait obéir aux dernières volontés de Marco Foscaro, la jeune fille se retirait. Pour la remettre en joue il fit un pas en arrière ; il marcha sur le reptile.

La vipère mordit ; la balle se perdit en l'air.

— Mon sauveur du jour du naufrage, s'écria la jeune fille en reconnaissant Piétro. Permettez ô mon Dieu, que je le sauve à mon tour !...

Avec son voile elle lia la jambe du blessé un peu au-dessus de la morsure ; elle acheva d'écraser la tête de la vipère et eut soin de la placer sur la plaie. Ce remède, dit-on, est un remède souverain.

Quant Piétro revint à lui, il vit à son chevet un vieux prêtre et une jeune fille qui le soignaient tous deux, en l'appelant leur sauveur.

— Votre sauveur !... dit-il, nommez-moi votre assassin !... je suis le dernier Foscaro !...

Il vécut peu de jours.—Et cependant, s'il faut en croire les gens de l'art, Piétro ne mourut pas de la morsure de la vipère. Le venin de la vengeance est un poison plus subtil que le venin du serpent.

Il mourut, parce qu'il ne pouvait vivre sans accomplir son serment infernal et qu'il avait voulu pardonner en chrétien.

Quel ange d'amour écrasera la vipère de nos dissensions civiles !... quel ange d'amour fermera les plaies ouvertes par nos discordes maudites !...

Insensé Piétro, survis à ta haine ! Nous, nous voulons t'aimer comme un frère et non te voir périr étouffé par tes préjugés sanglants !...

Insensé Piétro ! tu avais un cœur généreux, accessible au repentir et à la pitié, recouvre donc la saine raison, et jouis enfin du bonheur d'aimer ceux que tu abhorrais, d'être aimé par ceux qui pardonnent !...

G. DE LA LANDELLE.

STATISTIQUE CONJUGALE.



Le *Times* de Londres se livre à de nombreux calculs et à de plaisantes réflexions à propos d'une statistique publiée en Angleterre sur la population et les mariages. Il prétend d'abord, contrairement à une idée qui a prévalu jusqu'ici chez nos voisins, que les naissances de la population masculine dépassent celles de l'autre sexe. Ainsi, dit-il, il paraîtrait qu'en 1848 il est né 13,633 enfants mâles en sus du chiffre atteint par les naissances du sexe féminin.

Il dit ensuite : Les tables que nous venons de consulter nous indiquent que les chances de mariage qu'a une femme atteignent leur *maximum* entre les âges de 20 et 25 ans. Avant 20 ans une femme n'a que le cinquième de ces chances, et de 25 à 30 que le tiers de ces mêmes chances. Après 30 ans, comme on peut le supposer, les chances de la

femme au mariage diminuent graduellement jusqu'à zéro, et c'est pourquoi, ajoute le journal, plusieurs femmes mettent tant de temps à arriver à cet âge.

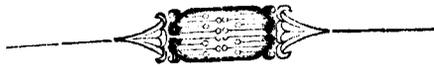
Les hommes, ainsi qu'on le sait bien, se marient plus tard que les femmes. Nous trouvons cependant que la grande majorité des mariages sont contractés, tant par hommes que par femmes, avant l'âge de 25 ans, et nous pensons que cette circonstance doit être principalement attribuée aux unions contractées de bonne heure par les classes ouvrières. Les hommes, cependant, conservent la faculté de contracter un mariage à un âge plus avancé que le sexe le plus faible. Sur 27,483 personnes qui se sont mariées en 1848, on n'a compté qu'une seule et vieille fille (*spinster*) qui eût dépassé 60 ans, tandis qu'on a compté douze garçons qui se sont mariés après cet âge.

Un veuf, à ce qu'il paraîtrait, choisit une femme d'un âge

plus mûr que ne le fait un garçon ; au contraire, une veuve préfère que son second mari soit plus jeune qu'elle. De toutes les veuves qui ont contracté un second mariage après cinquante ans, il y en a plus des trois quarts qui se sont unies à des hommes au dessus de cinquante ans ; mais, naturellement à mesure que les chances de mariage décroissent pour les individus, on voit augmenter l'âge auquel ceux-ci le contractent.

D'après un calcul approximatif, le nombre des mariages où figurent les veuves comme parties contractantes est d'environ

neuf pour cent sur le chiffre total annuel des mariages en Angleterre, et ceux dans lesquels les fiancés sont des veufs, de quatorze pour cent sur cette même totalité. D'où l'on peut induire, d'une part, que le nombre des veufs qui contractent des alliances avec des vieilles filles est plus grand que celui des garçons avec des veuves ; et, de l'autre, que les veuves trouvent pour maris plus de veufs que de garçons. Fait qui sert à illustrer le vieil apophthegme, que c'est la sympathie qui fait les vrais amis.



POÉSIE CANADIENNE.

ANGÉLIQUE.

TON existence est suave, ainsi que la rosée,
Que l'aïlle du zéphyr dépose à ta croisée,
Pour parfumer tes pleurs.

Douce comme l'étoile, en la céleste sphère,
Qui donne au pèlerin l'éclat de sa lumière
Contre tant de malheurs.

Plus riche que l'épi, lorsqu'arrive l'automne
Qui se mêle aux festons qui décorent Pomone,
Pour encoeur l'animer.

Plus pure que l'amour, dont la lèvre vermeille

En t'offrant un baiser, s'incline à ton oreille,
Te dit : il faut aimer.

J'ai donc pu contempler ton front de jeune fille,
Où rayonne la joie, où tant de grâce brille.....
Dieu veuille te bénir !

L'infortune est mon lot, mes jours n'ont plus de sève....
Cependant quelquefois pour bercer un doux rêve
J'aurai ton souvenir.

CHS. LÉVESQUE.

St. Eustache, 10 nov. 1850.

LES ORPHELINES.

LA PLUS JEUNE.

SŒUR, vous m'aviez promis que je verrais ma mère,
J'avais de l'embrasser conçu l'espoir bien doux,
Mais dans ce triste lieu, près d'une froide pierre,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Venez, venez, courons vers cette bonne mère,
Qui, bien sûr, souffre aussi de rester loin de nous !
Pour courir à sa voix, vous toujours si légère,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Pourquoi ne vais-je plus, ainsi qu'à l'ordinaire,
Sur son lit arranger ses oreillers si doux ?
Et quand nous traversons sa chambre solitaire,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Le soir et le matin quand je fais ma prière
Et que pieusement inclinée à genoux,
Je m'écrie : O mon Dieu, conservez-nous ma mère !
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

M mm

Je la vois chaque nuit tandis que je sommeille,
Elle couvre mon front de ses baisers si doux,
Et ne la trouvant plus sitôt que je m'éveille,
Je pleure comme vous !

Mais j'aperçois ici la fleur qu'elle préfère,
Et qu'avec tant de joie elle accepte de nous ;
Quand je veux la cueillir pour l'offrir à ma mère,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Voulez-vous me cacher un terrible mystère,
Bonne sœur, dites-moi, quand la reverrons-nous ?
Je vais, si vous pleurez et voulez tout me taire,
Sœur, pleurer comme vous ?

L'AINÉE.

Faites donc vers le ciel monter votre prière,
C'est de là maintenant qu'elle veille sur nous ;
Mais Dieu, dans sa bonté, vous donne une autre mère,
Je suis auprès de vous !

(Journal des Demoiselles.)

MODÈS DE PARIS.



NOUS jouissons encore de quelques beaux jours, mais le soleil ne répand plus sur nos têtes que de tièdes rayons, et bientôt nous pourrons redire ces vers charmants, du mélancolique poète Millevoye :

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre,
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix !...

Aux plaisirs champêtres de l'été, succéderont ceux plus bruyants de l'hiver. Les salons rouvriront leurs portes à la foule brillante des belles émigrées, que l'aspect d'un ciel nébuleux ramènera forcément parmi nous ; puis le temps s'envolera comme il fait sans cesse, jetant un voile sur le passé et emportant rapidement le présent, pour céder la place à l'avenir !

Que deviendra la mode dans tout cela ? La mode, ingénieuse et coquette, ne sera jamais embarrassée. Renonçant aux robes légères, nous la retrouverons aussi jolie sous le velours et la fourrure ; elle a des caprices pleins de grâce pour toutes les saisons, et ces caprices seront la loi suprême de l'élégance.

Les confections d'hiver commencent à paraître, ce sont de tristes précurseurs du froid, que l'on considère d'abord avec regret, mais que la nécessité fait ensuite joyeusement accueillir.

Les manteaux se porteront fort courts, leur forme est tout à fait celle de ce que l'on nommait *visite* ; quelques-uns ont une pèlerine. On les garnit de différentes manières ; soit en dentelle, formant un ou deux volants du bas et mis à plat sur les devants, soit en effilés assez hauts. On y mêle presque toujours des ornements en passementerie ; souvent même, ils n'ont pas d'autre garniture.

Ceux en satin, ou en velours, garnis de fourrure, seront d'une grande distinction. Rien n'est plus confortable que la fourrure, c'est une de ces spécialités qui ne tombent jamais dans le vulgaire, n'étant pas à la portée de toutes les bourses ; je dirai plus, de tous les genres de physique ; et ce qui fait la distinction d'une chose, c'est que cette chose ne peut convenir indifféremment à la première personne venue ; voyez, par exemple, un voile, un manteau de velours garni d'hermine et des diamants à une femme commune et mal tournée ; elle sera prise, assurément, pour une camériste, affublée des vêtements de sa maîtresse. Il est un grand art que peu de femmes possèdent, c'est celui d'assortir leur mise à leur position sociale, à leur genre et surtout à leur âge !

Quand le temps a pris nos beaux jours,
Comme il emporte toutes choses,
Quand fuit notre saison des roses,
Renonçons aux jeunes atours.
C'est vainement qu'on veut encore
Retenir les ans, la beauté,

Chaque matin n'a qu'une aurore,
Et la femme, hélas ! qu'un été.

Au moment où j'écris ces lignes, il me tombe sous les yeux un journal dans lequel je lis ce qui suit :

« Il vient de s'établir, à Santa-Fé de Bogota, dans l'Amérique du sud, une compagnie qui assure la beauté des femmes ; l'acte constitutif de cette société renferme les clauses ci-dessous :

« 10. Toute femme est libre d'estimer sa beauté à la valeur qu'il lui plaira de fixer ; elle peut l'assurer à cette valeur, en payant une prime proportionnelle et calculée sur la durée de l'assurance.

« 20. La compagnie assure la beauté des dames, depuis 15 jusqu'à 30 ans ; elle s'engage à leur payer une somme fixée d'avance de gré à gré, dans le cas où leur beauté disparaîtrait par maladie ou par un accident quelconque, pendant la durée du temps fixé par la police d'assurance.

« 30. Le cas échéant où la dame assurée se croirait en droit de réclamer, la somme portée au contrat, et où la compagnie ne croirait pas devoir accueillir cette réclamation, les parties contractantes s'en rapportent au jugement d'*arbitres-experts*, qui ne pourront jamais avoir moins de 20 ans, ni plus de 50.»

Certes, cela serait une belle institution si ses conséquences étaient réalisables ; mais pour assurer la beauté, il faudrait d'abord conserver la jeunesse, et il n'est possible à aucun être humain d'arrêter la marche du temps.

Quelques chapeaux de velours apparaissent déjà, j'en ai remarqué deux fort jolis ; un gris, doublé de velours cerise, avait pour ornement, sur la forme, un bouquet de plume, tombant très-bas, sous la passe, des fleurs de jasmin blanc. Un autre, gros bleu, était orné de dentelle noire, des flots de velours étroit, jaune, encadraient le dessous de la passe.

Les étoffes pour robes, que l'on voit jusqu'à présent, sont : Le drap d'Alep, chiné, le casimir Stella, le drap Chambord, joli tissu cotelé comme le reps, le drap régent, les mérinos écossais, la popeline unie et écossaise, les satins chinés, le brocard, le drap de Ségovie. Viennent ensuite les magnifiques étoffes en soie brochées, représentant de ravissants bouquets semés ou de fraîches guirlandes de roses, s'enlaçant avec grâce sur fond noir brun, ou gros vert. En étoffes unies, pour toilettes ordinaires, le satin, la moire, le taffetas anglais, ne seront jamais abandonnés.

Il y a des tissus charmants pour robes de soirée. Un, entre autres, le taffetas *Favorite*, est bien la plus délicieuse fantaisie que l'on puisse voir, c'est un composé de larges rayures satinées de deux couleurs, cerise et rose, sur fond mat, rose pâle. Cette étoffe dont je viens d'expédier une robe que l'on avait laissée à mon choix a été trouvée admirable.

Les robes de ville se font toujours à volants, souvent ces volants sont bordés d'effilés de couleur tranchante, noir, par exemple, sur gros bleu, parfois aussi, en dentelle de laine très-étroite. Le plus distingué, à mon avis, est de ne pas les border.

Mme. JULIETTE LORMEAU.



gent qu'on les mette au courant de tout ce qui se fait, se passe et se dit ici et dans le monde entier. Il faut être ponctuel à leur faire parvenir leur journal à temps fixe, autrement un déluge de plaintes, de récriminations, d'injures parfois, vient fondre sur la tête du pauvre journaliste qui n'en peut mais. Ces abonnés exigeants, ignorent sans doute, quelles dépenses considérables entraîne la publication d'un journal. Ils ignorent quel travail incessant coûte au journaliste chaque numéro d'un journal; ils n'ont aucune idée des sommes que chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année, il faut payer pour faire marcher un établissement typographique. Ils ne comprennent pas tout le travail ardu, les déboires qui accompagnent la vie du rédacteur d'un journal, et cette vie de journaliste, qui d'entre-eux voudrait s'y condamner pour un salaire au-dessous de celui que gagne souvent un ouvrier?

Nous le disons avec un profond chagrin, c'est une honte pour les Canadiens-français qui forment les sept-huitièmes de la population du Bas-Canada, de n'avoir que six journaux publiés dans leur langue, et encore qui ne subsistent que par les privations, les sacrifices que s'imposent pour les soutenir les propriétaires et les rédacteurs de ces journaux, tandis que nos co-sujets d'origine anglaise qui ne forment qu'un huitième de la population totale ont douze journaux qui reçoivent un encouragement libéral.

Pour avoir le droit d'être exigeant, il faut de sa part, avoir fait tout ce qu'on est obligé de faire. Or, nous n'hésitons pas à le dire, sur cent abonnés à un journal, 70 au moins ne pourraient, la main sur la conscience, dire qu'ils ont rempli leurs engagements envers leur journal. Ce qui nous étonne, c'est qu'avec des moyens aussi limités, mal payés comme ils le sont, les journaux publiés en langue française puissent se soutenir.

(Du Canadien.)

Nous avons reçu la livraison de septembre de cette publication, et en la parcourant, nous avons pensé avec regret qu'elle n'avait plus que quelques mois d'existence. La presse canadienne-française est unanime dans son jugement porté sur l'excellence et l'utilité de l'Album de la *Minerve* : pourquoi les lecteurs ne lui rendent-ils pas aussi justice, en accordant à l'éditeur un patronage qu'il mérite bien par ses efforts et ses sacrifices? Nous ne pouvons nous empêcher de répéter ici ce que nous avons dit, il y a un mois; nous déplorons vivement l'apathie, l'indifférence avec lesquelles nos compatriotes accueillent la publication de M. Duvernay, et s'ils la laissent s'éteindre, faute d'un peu de libéralité de leur part, doivent-ils espérer qu'un autre éditeur tente encore de mettre au jour un autre feuilleton qui sera sans doute reçu comme son prédécesseur? Si l'on juge d'après cela de l'empressement des Canadiens à s'instruire par la lecture, on a d'eux une bien pauvre opinion, et l'on ne sera pas surpris que nos jeunes gens des deux sexes ne sachent comment passer les longues soirées d'hiver qui sont pour eux des heures d'ennui.

M. De Trobriand s'exprime ainsi en annonçant que la *Revue du Nouveau Monde* doit cesser de paraître :

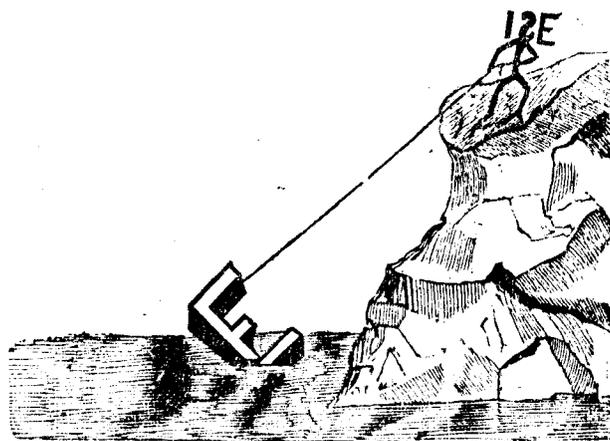
Maintenant, ma chère *Revue*, voici l'heure venue de nous séparer. Ma pauvre enfant, nous nous étions prononcés de vivre ensemble le plus longtemps possible; mais je serai le seul à vieillir.—J'ai eu pour toi tous les soins d'un amant; je t'ai confié les meilleures de mes pensées, comme je t'ai donné les meilleures de mes inspirations. Quelqu'un s'en souviendra-t-il?—N'importe!—Nous avons eu de bons moments ensemble. Mais nous étions trop jeunes et trop occupés du présent pour songer assez à l'avenir. Tandis que nous courions de ça et de là au gré de nos fantaisies, tandis que nous nous envolions vers les étoiles durant les nuits d'été,

ou que nous interroguions les fleurs fanées durant les soirs d'hiver;—tour à tour *flirtant* à la campagne et philosopant à la ville; amoureux à Venise et critique à New-York; politique à Paris et flâneur à l'île de Cuba,—personne ne restait au logis pour prendre soin du ménage; si bien que nous voilà décidément dehors et pour toujours. Bien d'autres bonnes choses en ce monde n'ont pas duré plus que toi, et tu t'en vas où s'en vont les feuilles des roses cueillies dans leur floraison et mortes dans leur parfum. Séparons-nous donc sans plainte vaine et le sourire sur les lèvres.—Adieu encore.—Et si jamais quelqu'autre t'exhume de ton cercueil de maroquin pour te ressusciter à une vie nouvelle, puisse l'épreuve de nos amours passagères être pour toi d'un salutaire effet! D'artiste fais-toi commerçante; d'amoureuse deviens ménagère; dédaigne l'inspiration et cultive l'arithmétique; oublie la gloire et songe à l'argent. C'est le secret de vivre longtemps.

Moyen d'éviter les rhumes.—Il vient de se former, aux eaux de Mariébad, en Bohême, une singulière association. Elle a pour objet d'affranchir les hommes de l'obligation d'ôter leur chapeau en saluant, habitude ridicule qui est, selon les fondateurs de la société, une cause fréquente de rhumes de cerveau. Chaque membre achète au bureau de la société une carte, dont le prix est d'environ 40 c., et l'attache à son chapeau, qui jouit dès-lors du privilège de ne jamais se séparer du crâne pour s'abaisser devant les sociétaires munis du même signe, dans les promenades publiques.

RÉBUS.

1



2

A S K D A H E M I H N R M

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand on noircit son semblable, on se noircit soi-même.
Camp—ON noircit son semblable—ON se noircit soi-même.